

Sommaire

	Pages
<i>Thérèse et François</i>	
Un même choix : la pauvreté	
Hervé Bienfait	2
<i>Echos d'Assise</i>	
Jean-Jacques Kerveillant - Jacques Pelletier	7
<i>Compagnons de mes jours</i>	
Prier les psaumes	
Mathieu Colin	16
<i>Des laïcs dans la mission</i>	
Recherche sur les ministères	
Bernard Turquet	26
<i>Semaines de formation</i>	
Une morale dynamique	
Pierre Moreau	43
La résurrection	
Ambroise Boucherie	46
<i>Après vingt ans ; le Concile en acte</i>	
Marie-Dominique Chenu	51
<i>Guy-Marie Riobé</i>	
Evêque et prophète	
Jean-Marie Richard	55

Thérèse et François

un même choix : la pauvreté

Hervé Bienfait

400 ans d'histoire les séparent, pendant lesquels l'économie et les rapports sociaux ont changé en Europe : François, en Italie, et Thérèse en Espagne, n'ont pas pu vivre la pauvreté de la même manière ; et pourtant l'un et l'autre l'ont délibérément choisie.

Lui, à Assise, où son père était un riche marchand de draps, âpre au gain, souvent en voyage en Champagne : les grandes foires textiles de cette région contribuaient au boom des échanges commerciaux en Europe. Partout la bourgeoisie prenait le pas sur la noblesse et à Assise, elle venait d'établir la Commune. François y était chef de bande d'une jeunesse dorée, génération chantante, chahuteuse et plus dépensière que la précédente : après une nuit de fiesta, il lui arrivait de distribuer aux pauvres l'argent de son père !

Elle, à Avila, où son grand-père avait été un riche homme d'affaires ; mais l'expansion, à l'époque, n'était pas qu'économique : pendant qu'Ambroise Paré explorait le corps humain, en mer l'astrolabe et l'horloge avaient permis de se positionner, la boussole de se diriger, et voilà qu'on remplaçait les galères par les caravelles ! En 1493, Christophe Colomb était revenu des « Indes » : avec ses deux frères conquistadors et comme toute l'Espagne, Thérèse vibrerait aux grandes découvertes qui dilataient les frontières de son monde.

Leur attitude par rapport aux pauvres.

Ni Thérèse ni François n'avaient les éléments d'une analyse poussée des causes de la pauvreté. Avec son temps, Thérèse a pu croire un moment que l'or des Amériques affluant sur les ports de Séville et Cadix, ce serait le Pérou pour tous les espagnols. Avec son temps, François croyait que la quantité d'argent disponible dans le monde était constante, et qu'en s'enrichissant on appauvrisait les autres. Leur analyse économique était donc sommaire et leur action vis-à-vis des pauvres peut nous paraître, à première vue, en rester à une pratique individuelle de la « charité », sans changement au niveau des structures.

François avait quand même franchi un mur : celui dressé entre la société bourgeoise et les lépreux, qu'il s'était mis à soigner, lui le fils du drapier Bernardone... Tout Assise en était en effervescence. Puis il avait tenu à se faire mendiant avec les mendiants de Rome. Fort de cette connivence, il commençait à donner aux pauvres ses vêtements, en disant : « Tout leur appartient de droit, et je me regarderais comme un voleur si je retenais pour moi leur propriété ». Aussi ses premiers compagnons eurent d'abord à « rendre » tous leurs biens aux pauvres, pour adopter un mode de vie alternatif, fondé sur le refus d'une société de consommation.

Quand à Thérèse, elle avait été marquée dès son enfance par l'attitude de son père : un jour qu'il avait hébergé l'esclave d'un de ses fils avec une affection... toute paternelle, il avait dit, se souvient Thérèse, « que l'idée qu'elle n'était pas libre lui causait un sentiment insupportable » (Vie, chp 1) ; plus tard, Thérèse innovera dans l'histoire des monastères en y faisant entrer des filles de pauvres. Elle écrira à ce propos : « Je n'étais pas aussi contente de recevoir celles qui apportaient une grosse dot — elles me faisaient plutôt de la peine — que celles qui je prenais pour DIEU SEUL... et j'en pleurais de joie, c'est la vérité ». (Fondations, chp 27). Mais son action débordera le cadre des couvents : elle dénoncera aussi le culte du « point d'honneur », cette véritable plaie sociale de l'Espagne, quand les « hidalgos » dédaignaient se salir les mains au travail et jouaient aux nobles, mais dans un rôle dramatique et sans rien dans le ventre, parce que les trésors venus du Pérou étaient déjà dilapidés, ou partis profiter ailleurs en Europe.

A cause de l'initiative de Dieu.

« Pour Dieu seul ». Car Dieu, le premier, a pris l'initiative, s'est fait homme, et des plus pauvres. Ce fut déterminant pour elle, et cela ne cessa de

travailler sa prière. Eduquée dans l'idée platonicienne d'un Dieu immuable, et la tête pleine de romans de chevalerie que lui avait prêtés sa mère, voilà qu'elle découvrirait un Dieu « quittant sa seigneurie ». « S'IL est Dieu, comment a-t-il voulu vivre chez de si pauvres gens ? » (poème 13). Mais il suffit de regarder : Bethléem, les exclus d'Israël, Gethsémani, le Golgotha... c'est trop évident, elle s'exclame (poème 10) : « La pauvreté est LE chemin, celui même par où est venu notre empereur du ciel, moniales du carmel ! ». C'est un cri de départ, lancé à un équipage en partance pour un Nouveau Monde : choisir la pauvreté pour découvrir Dieu.

Bien sûr, pour avoir perdu très tôt sa mère qu'elle aimait, puis son père, puis trois frères, et subi elle-même de longues années de maladie, elle sait que la pauvreté ne se choisit pas toujours et qu'elle est d'abord « manquer de quelque chose, d'aventure au moment où on en a le plus besoin ». Mais il existe encore d'autres pauvretés, qu'on peut décider de vivre celles-là, et elle dit qu'il faut en prendre résolument le chemin, si l'on veut trouver Dieu : c'est le chemin par lequel Il vient. Il s'agit là de réussir une vie de chercheurs de Dieu. Réussir sa vie : n'est-ce pas pourquoi François, quatre siècles plus tôt, n'avait cessé de revendiquer devant les autorités romaines le « privilège de pauvre té » ?

La pauvreté choisie pour eux-mêmes.

Ses compagnons, une fois leurs biens rendus aux pauvres, eurent « à se contenter d'un manteau, d'une corde, et d'une paire de culottes » (Testament) ; suivant au pied de la lettre l'Evangile du « Fils de l'homme qui n'avait où reposer la tête », ils allèrent pieds-nus par les routes d'Italie. Sur ces routes, on les imagine surtout mendiants... mais c'est le travail qui devait être leur premier moyen de subsistance : « Tout frère qui s'entend à un métier doit travailler et pratiquer l'art qu'il a appris... car l'apôtre dit : celui qui ne veut point travailler ne doit pas non plus manger » (opuscule). « C'est seulement lorsque notre travail ne trouve pas de rémunération que nous devons recourir à la table que Notre Seigneur a servie pour nous, c'est-à-dire aller de porte en porte, pour demander l'aumône » (Règle écrite avec Claire). Même la mendicité, itinérante, est comprise comme un moyen de n'être pas à charge de quelque protecteur particulier.

Cette manière de vivre la pauvreté comme une liberté, et d'y intégrer le travail manuel, fait aussi partie du projet de Thérèse et de ses sœurs : « Qu'elles

vivent du travail de leurs mains, comme le faisait Saint Paul, et le Seigneur pourvoira au nécessaire... Chacune d'elles s'efforcera de travailler pour que les autres aient de quoi manger » (Constitutions du Carmel). Et d'ajouter quelques idées de travaux. Elle révolutionne aussi le mode habituel de financement des monastères, toujours pour une plus grande liberté dans la recherche de Dieu : « J'ai toujours prétendu que lorsqu'un monastère a des revenus, ils doivent être suffisants pour que les religieuses n'aient pas recours à leurs parents, ni à qui que ce soit... Jamais le courage ni la confiance ne m'ont manqué pour fonder de nombreux monastères sans aucun revenu, avec la certitude que Dieu ne leur ferait pas défaut ; mais tout me manque quand il s'agit d'en fonder un qui n'a que des revenus mesquins : je préfère ne pas le fonder ».

On commence à voir que la pauvreté choisie n'est pas affaire de masochisme, mais bien plutôt de liberté. Mais pourquoi ? Et comment ? C'est ce que montre l'attitude d'un François : on y trouve d'abord une liberté par rapport à soi-même : notre esprit d'appropriation, qui ne réussit jamais qu'à nous rendre prisonniers de nos propriétés, et violents pour les défendre, s'enracine profondément au cœur de nos moindres réflexes, et nous empêche d'être en chemin, en disponibilité, en conversion. C'est ainsi que François, un jour où ses frères lui avaient préparé une cellule, mais en lui disant « ta cellule », la quitta précipitamment !

Cette liberté par rapport à soi-même l'est aussi vis-à-vis des autres, et particulièrement les « puissants ». Il est curieux de voir à quel point Thérèse et François ont relativisé l'autorité des pouvoirs politiques en détournant littéralement le vocabulaire habituellement attribué aux rois, et en reprenant ces titres POUR DIEU SEUL : lui se voulait le « héraut du grand Roi » ; elle, avait coutume d'appeler Dieu « Votre Majesté », « mon Souverain », le « Seigneur de mon âme », et ne craignait pas d'écrire à propos de Philippe II et de sa cour : « Que m'importent à moi les rois et les seigneurs, alors que je ne veux point de leurs rentes ? Alors que je ne me soucie pas de leur complaire ? Que m'importent leurs honneurs ? ».

La liberté d'être toujours en chemin... Il s'agissait, pour les compagnons du « poverello », de « marcher par le monde comme des étrangers et des pèlerins, en servant Dieu dans la pauvreté et l'humilité » (Règle écrite avec Claire). Et celle qu'on appelait la « dame errante de Dieu » : « Ressemblons en cela à notre Roi, qui n'eut pas d'autre maison que l'étable où Il est né et la Croix où Il est mort... le moindre recoin suffit... un verger... quelques ermitages... mais point de grandes maisons... rappelez-vous que tout doit s'écrouler le jour du jugement dernier !! » (Chemin de la perfection, chp 2). La pauvreté de la maison,

le repas frugal, rendent libres pour vivre le provisoire. Qu'on se souvienne de la sortie d'Égypte, quand la liberté ne pouvait attendre que le pain lève, « un pain de misère » (Deutéronome 16,3), qui fut pris « vos reins ceints, vos sandales aux pieds et votre bâton en main » (Exode 12,11). Cela seul importe : être en route.

La pauvreté reconnue en eux-mêmes.

S'il fallait une dernière preuve de la liberté que Thérèse et François ont trouvée en choisissant la pauvreté, c'est certainement la joie qu'ils y conquirent, et leur humour, malgré les épreuves, malgré les souffrances. Cette joie, beaucoup en ont été témoins. Je crois que finalement, elle leur est venue d'une découverte de taille en eux-mêmes, et autour d'eux : les merveilles que Dieu y réalisa, et devant ces merveilles, leur petitesse.

Cette pauvreté-là, plus profonde encore que celle qu'on choisit, est tellement à la racine de nos cœurs que nous passons notre temps à l'ignorer, à ne pas y consentir, ou à jouer au plus fort avec elle. Et puis, le jour où l'on se surprend à aimer, et à être aimé, on s'aperçoit qu'on est marqué d'un « faible » pour quelqu'un, qu'on est devenu pauvre de ce quelqu'un. « Il avait passé Penuel et il boitait de la hanche » (Genèse 32,32). On découvre alors qu'aimer, c'est accepter un peu de dépendre de quelqu'un d'autre ; que son absence coûte, et qu'il nous manque pour devenir pleinement nous-mêmes.

Devant Dieu, Thérèse et François se sont découverts dans toute leur pauvreté ; en même temps, ils ont été les premiers témoins, émerveillés, de ce que Dieu fit pour eux. Thérèse, presque confuse : « Ce que d'autres n'obtiennent qu'après de pénibles travaux, on aurait dit qu'Il me suppliait de l'accepter ! » (Vie chp 9). « Plus ma misère a été profonde, plus aussi elle a fait resplendir le trésor incomparable de ses miséricordes ! ». Et François au frère Masseo : « Veux-tu le savoir, pourquoi le monde entier court derrière moi ?... c'est parce que, sur toute la terre, Dieu n'a pas trouvé de créature plus misérable, pour accomplir l'œuvre merveilleuse qu'Il veut accomplir ! ».

Hervé Bienfait,
prêtre de la MdF.

(texte paru dans le n° 29 du Vin Nouveau, « Thérèse, François et les autres »)

Echos de la marche sur les pas de François

« Marcher : se mouvoir, changer de place en déplaçant les pieds l'un après l'autre ».

ou encore : « faire mouvement vers un but, avancer ».

Oui, bien sûr, pourquoi pas ?

Ces définitions proposées par le Larousse (petit, illustré, 1982) ne sont pas en effet étrangères à ce que nous avons vécu.

Déplacer les pieds l'un après l'autre : parfois comme un combat, une victoire arrachée sur nous-mêmes, parfois comme une mécanique routinière, parfois comme une fatigue, parfois comme une souffrance. Plein les pieds et plein le dos.

Oui, bien sûr, mais tout de même : marcher vers Assise, marcher sur les pas de François et de Claire, marcher dans la Vanoise, se mettre en marche sur un chantier ou dans la proximité de sœurs carmélites... De tout cela, le dictionnaire ne sait pas donner de définitions.

De tout cela, après l'avoir vécu, comment en parler ? Comment faire partager ce chemin ?

Je ne saurai en livrer que quelques mots, en espérant les rendre suffisamment évocateurs pour qu'ils nous disent un peu plus que des mots et des phrases, pour qu'ils nous disent un peu de ce vécu.

Le premier mot qui me vient à l'esprit en repensant à cette aventure est : diversité.

Diversité

Selon le Larousse, pour y revenir encore, une marche est un « mouvement qu'exécute une troupe pour se porter à pieds d'un point à l'autre ». Une troupe, comment donc ! Rien qui y ressemble.

Non, pas une troupe de moutons bêlants et tous identiques, pas de troupe en uniformes.

Mais une diversité de gens appelés par une question banale en apparence : « t'as pas 8 jours ? ».

C'est ce que disait le tract : t'as pas 8 jours, ou même un peu plus, toi qui aimes la marche et l'amitié, toi qui..., toi, directement interpellé, pour partir... marcher au vent de l'Esprit..

Et cette question, cette proposition, ça nous a plu et ça nous a mis en marche,

Oh non, ça ne nous a pas rendus identiques pour autant, nous ne sommes pas partis « d'un point », mais de cent points et plus, certains d'entre nous étant déjà « dans la boutique », et d'autres pas du tout, ne sachant même pas très bien où ils venaient, chacun venant avec ce qu'il était, avec sa passion, avec sa recherche.

Et nous n'avons même pas tous choisi la même façon de nous mettre en marche, chacun a commencé par le chemin qui était à son goût, par l'itinéraire à sa mesure, avant de se lier à la marche commune.

Et quand j'y pense, à toute cette diversité, je me demande encore comment nous avons pu être ce que nous avons été ensemble : un peuple, un peuple en marche dans la simplicité et l'enthousiasme, un peuple témoin d'espérance.

Peuple

Oui, nous avons formé un peuple dans cette marche commune, et non pas une troupe exécutant un mouvement.

Oh, bien sûr, parfois ça en avait bien l'air, vu de l'extérieur, mais que dire de ces partages, de ces échanges qui nous ont rapproché les uns des autres, qui nous ont conduit sur le chemin de la fraternité, et que dire surtout, arrivés presque à notre but ; de cette marche silencieuse, de cette communion dans le silence, dans la montée de Rivo Torto à San Damiano.

Que dire, si nous n'avons pas formé là un peuple ?

Pas la perfection de la fraternité, mais un peuple qui s'est forgé sans discours une volonté commune, une conscience commune, au-delà des quelques conflits ou incompréhensions, au-delà des difficultés qu'il y a toujours à vivre ensemble. Un peuple qui s'est forgé un chemin dans la simplicité et la pauvreté.

Simplicité - Pauvreté

A ces mots, on pense bien sûr à St François, au « poverello » d'Assise.

Marchant, surtout au début, dans l'inquiétude du chemin à parcourir, cherchant parfois notre chemin, et nous demandant si nous étions encore loin de l'arrêt ou de l'étape, nous avons mis du temps à nous convertir au chemin et à réaliser que nous « marchions sur les pas » de ce frère, témoin de l'Evangile.

« Marcher sur les pas de quelqu'un = l'imiter », dit encore le Larousse.

Non, sûrement pas. Nous n'avons pas été des imitateurs. Bien incapables ! Et qu'est-ce que cela voudrait dire ?

Mais il est certain que les conditions de notre marche nous ont un peu converti et au moins obligé à la simplicité et à la pauvreté de François. Pour moi, comme pour d'autres, la Vanoise avait déjà commencé à opérer cette « simplification ».

Nous n'avions que nos godasses pour marcher. Nous n'avions que notre « besace », et encore était-elle bien trop lourde pour beaucoup d'entre nous. Nous avons emporté trop de chose encore. Nous avons appris là un peu plus la nécessité du dépouillement.

Et la précarité voulue de nos conditions d'hébergement, et tous les pe-

tits problèmes matériels ou physiques... comment n'aurions-nous pas pu faire tomber nos masques ?

Comment n'aurions-nous pas pu, chacun, nous laisser aller à notre enthousiasme ?

Et tout cela est source de joie, et racine de la fête.

Joie - Enthousiasme - Fête

A Assise, j'avoue que j'ai peu découvert sur François et sur son message. J'en ai appris bien davantage, je crois, en marchant vers ce but.

Manque de temps pour arpenter ces lieux de François, ceux qu'il a parcouru de ses pas et habité de sa présence ? Il m'en reste en tout cas une faim, et il fallait bien, n'est-ce pas, repartir avec une faim.

Mais sans doute aussi n'était-ce pas le but de notre marche et de notre court séjour à Assise.

La beauté des lieux, oui certes. Nous avons été enthousiasmés par la beauté de ces sites.

Mais ce qui nous restera de la ville de Francesco ce sont les « apothéoses » de notre marche, les bouquets qui ont fleuri au terme de la route. La première apothéose qui, personnellement, me restera, c'est, au soir de notre arrivée, la fête improvisée près de la fontaine sur la « piazza communale » avec une simple guitare, avec nos chants, avec nos danses. Comme un débordement d'allégresse, qui s'est communiqué à toute la rue.

La deuxième apothéose sera cette rencontre avec la prieure des clarisses françaises d'Assise. La communication d'une passion vécue au jour le jour, d'une vocation de contemplation et d'accueil, dans la ligne de Sainte Claire et de Saint François. Le partage d'un enthousiasme.

Le troisième bouquet qui marquera cette aventure, c'est ce travail de corps et de groupe, de musique et de danses, de couleurs et de chansons que nous avons fait pour offrir sur la place publique l'expression de ce qui nous tenait au cœur, notre Espérance.

Espérance

C'est difficile à vérifier et peut-être n'est-ce qu'une impression. Mais je crois que c'est le mot qui a été le plus prononcé et le plus chanté au cours de ces jours-là : Espérance.

Avons-nous assez dit qu'elle vient toujours au-delà et au travers des combats, des brûlures et des blessures et que sa longue marche continue. Que notre longue marche continue.

Partir

Car nous n'avions pas à séjourner. Il fallait partir, et partir avec la faim. Nous n'avions marché vers Assise que pour en repartir. Alors il y a eu cet envoi fait par Jacques. Il reste encore et toujours une route à risquer.

La suite appartient aussi, appartient toujours à l'histoire d'un peuple en marche.

Jean-Jacques Kerveillant

**N'ayez pas peur, prenez des risques
Jetez-vous à l'eau.**

Apprenez à ne pas vous payer de mots
à aimer ce qui est **simple**,
ce qui est **juste**,
ce qui nous rend **libre**
ce qui **libère** les autres.

Nous avons marché avec François
pas de mystère, Il a accepté le pari
le défi de l'**Evangile**.

Avant tout, pour éclairer votre **route**
Gavez-vous d'Evangile,
Eclatez-vous à l'écoute de la Parole de Dieu.
Personne ne pourra le faire à votre place.

Quittez vos certitudes,
vos habitudes de facilité, d'enfant gâté.
Prenez votre sac,
Portez le sac de ceux qui n'en peuvent plus.

Priez

trouvez-vous des lieux
mais quittez les lieux moquetés
où la prière peut devenir
une sorte de **drogue**,
une manière de **s'évader**.

Ne vous laissez pas enfermer dans des clubs
des serres chaudes.

Plus que l'**Eglise** à « réparer », vous avez à bâtir l'**Eglise de demain**.
Nous sortons de la **Portioncule**,
Ne bâtissez pas une basilique pour protéger votre petite église à vous.
Nous risquons, vous comme moi, de bâtir une Eglise qui servirait
à protéger notre propre conception de l'église.

**Sac au dos,
L'Évangile en poche,
La Parole de Dieu dans le cœur,
Traversez la rue,
Rejoignez les routes des Hommes.
Marchez,
Continuez de chercher,**

François nous indique un chemin,
Thérèse nous invite sur une autre route,
Il y en a bien d'autres, telle celle de **Martin Luther King...**

« T'as toute ta vie ! »
Il faut la réussir
te **passionner**
te **laisser prendre de folie.**

**Mazille,
Pontigny,
La Vanoise,
Assise,** autant de points de **départ,**
et non pas de souvenirs.

Je vous dis : **Allez sur les routes des hommes.**
Je vous le dis comme un **frère** qui a cheminé sac au dos avec vous,
comme un **frère** qui sait que la **vie** vaut la peine.
Souvent moi aussi « J'en ai eu plein les bottes »,
Je sais que ce n'est pas fini.

Il y a tout juste 25 ans, c'était à **Pontigny,**
j'avais **fait le pas.**
D'autres aussi, parmi nous l'ont fait à **Pontigny**
ou ailleurs.
D'autres ont déjà fait des choix et y sont fidèles
avec eux, **cherchez.**

**Allez,
Ne vous arrêtez pas.**

C'est en **marchant** que les disciples effondrés,
ont rencontré le **vivant, le ressuscité.**

**Allez dans les rues de la ville,
Allez sur les places.**

Vivez la Foi sur les **routes des hommes**
en prenant votre part des **combats des hommes.**
Cette marche vers **Assise,**
a été pour nous l'occasion de nous **interroger** sur le **sens** de
notre **vie.**

**Cherchez,
Continuez de chercher.**

Et **sachez** que, nous qui avons cheminé sac au dos avec vous,
nous serons toujours **prêts à chercher** avec vous.
Mais cela, personne ne pourra le faire à votre place.

**Reprenez votre sac,
Partez ;**

et croyez-moi, même si la Route est parfois difficile,
vous connaîtrez la **joie** et la **paix.**

Jacques Pelletier,
Secrétaire général de la Mission de France.

Compagnons de mes jours

Prier les psaumes ?

Le frère Matthieu Collin, moine bénédictin à l'Abbaye de la Pierre-qui-Vire, le fait depuis plus de vingt ans :

**il chante le psautier entier,
chaque semaine, avec sa communauté.**

Mais cette prière ne va pas de soi.

Elle déroute parfois.

L'itinéraire du Père Collin nous touche

parce qu'il nous rejoint tous dans ce que nous vivons.

Il nous a aidés à découvrir dans les psaumes

**le combat radical de l'homme éclairé par la Parole unique de Dieu,
c'était au cours de l'été 1981, à Fontenay-sous-Bois**

(cf. Lettre aux Communautés n° 91, p. 27).

Prier les psaumes ne va pas de soi : l'expérience ne cesse de me l'apprendre. Il faut parler d'un affrontement avec le psautier, un affrontement dont on ne sort plus le même...

Quand un moine s'engage définitivement dans la communauté, l'Abbé lui remet un vêtement de prière (la coule) et le psautier, son livre de prière. Avec ses frères, dans un compagnonnage au long des jours, il s'engage à réaliser la tâche de la prière dans l'Eglise et avec le monde entier.

Comme tout moine, je me suis trouvé un jour immergé dans cette prière qui nous fait dire tous les psaumes chaque semaine. Oui, cent cinquante psaumes repris dimanche après dimanche...

**Entrer
dans le psautier
comme
on entre
en religion**

Comment ne pas perdre pied dans ce flot ?

Il faut d'abord se laisser porter par la mise en œuvre de ce psautier dans la liturgie de la communauté ; entrer dans le psautier comme en religion, franchir le seuil d'un lieu inconnu guidé par d'autres, sur une parole d'appel, de promesse. Le psautier, comme la communauté, nous précède, nous accueille : c'est un don de Dieu. On peut donc se laisser porter par cette Tradition de prière qui est celle de l'Eglise : entrer dans la Tradition.

Mais on éprouve aussi le besoin de reprendre pied par soi-même. Il faut alors chercher les moyens de faire siens ces textes, de s'y frayer son propre chemin.

Cette approbation, je l'ai d'abord tentée à partir des commentaires de saint Augustin.

**Pour comprendre
les événements
du monde**

Les commentaires de St Augustin s'adressent au peuple de Carthage, ils sont remplis de ses angoisses face aux désastres de son temps : à travers ces désastres il essaie de comprendre le dessein de Dieu.

En 410, Rome est prise par Alaric ; les barbares détruisent l'empire, un empire qui est chrétien, perçu comme une première ébauche du Royaume de Dieu sur la terre. St Augustin relit les psaumes comme une parole de Dieu au milieu de ces désastres. La prise de Rome, autour de laquelle se joue pour lui tout l'avenir du monde, rappelle la prise de Jérusalem par les Romains en 70, premier signe de la fin des temps.

En 419, des tremblements de terre, en Palestine surtout, détruisent les basiliques des lieux saints. St Augustin trouve tout cela préfiguré dans le psautier, mais les événements y trouvent une autre dimension, messianique, eschatologique ; ils y trouvent surtout un sens : c'est le jugement de Dieu sur le monde, mais c'est aussi le temps de l'accomplissement, de la Victoire promise par le Christ.

La deuxième idée qui domine le commentaire de St Augustin, c'est que la prière des psaumes est la prière du Christ et de l'Eglise. Idée traditionnelle déjà en ce qui concerne le Christ : Jésus a prié les psaumes, mais St Augustin étend cette prière aux membres du Christ, à l'Eglise.

Certains textes, pour lui, s'appliquent à la tête, le Christ - tous les passages où s'affirme la justice, la sainteté du psalmiste, le caractère accompli du salut - d'autres s'appliquent aux membres du Christ qui peinent encore en chemin, affrontés au péché et à la mort : l'Eglise.

Christianiser les psaumes

On peut donc retrouver le Christ partout dans les psaumes et, en les redisant, on entre de plain pied dans la prière du Christ.

Cette christianisation du psautier est peut-être un peu trop simple, elle fait bon marché des itinéraires concrets du peuple de Dieu, des hommes... et finalement de la prière de chacun : on ne va au Christ que pas à pas et par des chemins laborieux. C'est la pratique même des psaumes qui me fit découvrir les limites - peut-être même les impasses - d'une actualisation chrétienne trop immédiate et qui risque de n'être qu'intellectuelle...

Le choc décisif pour une nouvelle étape dans ma façon de mieux comprendre la prière des psaumes m'est venu de la confrontation avec la pratique juive du psautier.

Le 1^{er} août 1972, à 2 heures du matin, débarquant de l'aéroport de Lod, en Israël, je fus conduit directement par un frère au mur des pleurs, à Jérusalem... Dans un lieu presque désert, dans la lumière orange des projecteurs, des Juifs pieux étaient en train de prier face au mur, et ils récitaient le psautier. Ils le faisaient encore à cette heure (celle où nous nous levons pour chanter nos vigiles). Accompagnant leur récitation de balancements de tout le corps -

ainsi l'être entier est associé à la prière - ils auront lu tout le psautier en une nuit... Cette lecture a, bien sûr, un sens pour eux, elle est prière... et elle est accomplie sans le Christ !

« Nous naissons, écrit A. Chouraqui, avec ce livre aux entrailles » (1) : livre écrit au cours de l'histoire d'un peuple affronté à son destin de peuple choisi, aux prises avec Dieu. Le psautier est « Livre des louanges » - son titre dans la bible hébraïque - mais il contient plainte, supplication, révolte, car tout cela, en vérité, fait partie de la louange biblique, du dialogue authentique du peuple, de l'homme, avec son Dieu.

Au fil de la louange

On peut d'ailleurs remarquer que l'ensemble du livre est ordonné par le dynamisme de la louange du « Dieu des victoires » (ps. 67,21).

Le recueil commence par le rappel du combat incessant, guerre du juste et du réprouvé (1^{er} livre, ps. 1-40) et l'évocation des souffrances de l'exil de l'âme et du peuple (2^e livre, ps. 41-71) ; il se poursuit par la méditation de l'histoire d'Israël (livres 3 et 4, ps. 72-88 et 89-105) où l'on retrouve les promesses de Dieu et les raisons d'une espérance invincible. Mais déjà, au cœur des psaumes historiques, éclate la louange des psaumes du règne (ps. 92, 95-99), elle va s'amplifiant avec les psaumes du grand Hallel (ps. 112-117) et tout au long du cinquième livre (ps. 106-150).

Le psaume 118 nous donne les motifs les plus sûrs d'une joie qui est dans la méditation de la Torah ; les psaumes des montées (ps. 119-133) nous introduisent dans une louange nouvelle en marche vers Jérusalem ; les psaumes 134-138 chantent les grandeurs de Dieu créateur et sauveur, puis, après quelques psaumes qui reviennent aux accents de la demande, on entre dans la louange finale des psaumes 145-150.

Pour les Juifs, un phénomène de leur histoire

Les psaumes sont pour les Juifs le livre de leurs louanges parce qu'ils sont le mémorial de toute leur histoire, dans son épaisseur de défaites et de victoires, d'esclavage et de libération, d'affrontements à la mort et de promesses de vie. Et dans leur histoire, ils

ressaisissent toute l'histoire du monde : les psaumes tissés de l'histoire d'Israël s'ouvrent à tous les hommes.

Il y avait dans cette rencontre avec une lecture et une prière autres - et pourtant authentiquement révélée - une invitation pour moi à reprendre l'affrontement par les longs sentiers de la Bible à la suite de Jésus qui fut lui-même un vrai israélite...

Oui, le psautier nous vient de « l'Ancien Testament », mais, quand Dieu parle, tout est dit, et la Parole entendue au mont Sinaï n'est pas autre radicalement que celle entendue au pied de la croix ou par les disciples d'Emmaüs sur le chemin ; c'est seulement la compréhension de ce que Dieu dit qui va se dévoilant pour ceux qui écoutent.

Un livre éclaté

La Bible apparaît comme un livre trop divers, éclaté ; les maîtres pharisiens, avant même la venue de Jésus, le savaient : tout leur effort d'interprétation consistait à travailler avec persévérance à retrouver l'unité de la Révélation, à revenir de la multiplicité des mots écrits à l'unité de la Parole telle que Dieu la donna à Moïse sur le mont Sinaï dans le feu.

Pour eux déjà, les psaumes jouent le rôle de confluent ; telles les clefs, elles permettent cette reprise de la Bible entière, cette réunification de la Parole divine. C'est par un travail assidu de rapprochements et de confrontations avec toutes les autres textes de la Bible que les psaumes reprennent leur puissance d'évocation de toute l'histoire biblique, celle de Dieu avec les hommes.

Le Psautier au cœur de la Bible

Concrètement, nous pouvons, nous aussi, faire ce travail en prenant le temps d'aller lire, à propos de chaque psaume, tous les récits historiques ou prophétiques auxquels ils font allusion : les notes marginales de nos bibles modernes nous y aident... puisque nous ne connaissons plus la Bible par cœur !

Ce travail m'est apparu, au contact de nos frères juifs, de plus en plus nécessaire, indispensable ; il rejoint très certainement le « travail biblique » fait par Jésus lui-même avec les disciples sur

le chemin d'Emmaüs (Luc 24, 27) ou avec les apôtres : « *Voici les paroles que je vous ai adressées quand j'étais encore avec vous : il faut que s'accomplisse tout ce qui a été écrit de moi dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les psaumes. Alors il leur ouvrit l'intelligence pour comprendre les Ecritures* ». (Luc 24, 44-45).

Et ce n'est nullement un hasard si les disciples font, sur le chemin d'Emmaüs, comme en un autre Sinaï, l'expérience du feu intérieur : « *notre cœur ne brûlait-il pas en nous tandis qu'il nous ouvrait les Ecritures ?* » (Luc 24, 32).

Oui, toute compréhension du psautier passe par cette « *lectio divina* », cette lecture méditée, réunificatrice, de toute la Bible autour du psautier pour qu'il redevienne pour nous Parole de Dieu. Nous devons sans cesse réinsérer ainsi les psaumes dans la trame de la Révélation biblique : ils en sont le résumé, déjà l'accomplissement et, comme tels, ils s'achèvent naturellement dans le Christ, unique Parole de Dieu faite chair

Dieu dit toujours la même chose

Ajoutons aussi qu'une telle lecture fait de la Bible notre propre histoire. Elle nous permet d'entrer à nouveau dans la Tradition Biblique, de refaire l'expérience de l'Exode, du départ en captivité et du retour de l'exil ; elle nous apprend à redécouvrir dans notre propre histoire l'actualisation de l'histoire de Dieu avec les hommes. Car Dieu dit toujours la même chose ; à nous de redécouvrir cette unique Parole derrière le masque trop quotidien des événements. On rejoint là certaines des intuitions de St Augustin.

Ainsi notre prière des psaumes peut devenir actuelle et nous conduire à mieux déchiffrer l'action de Dieu dans notre monde.

Ainsi notre monde deviendra « biblique » sans cesser d'être actuel, le lieu où continue de se dire la Parole de Dieu aux hommes : une Parole de Dieu pour aujourd'hui.

Imbuvables ?

Une autre étape devait marquer mon itinéraire de « *priaire des psaumes* ». Elle s'est dessinée à partir de l'interrogation de beaucoup de chrétiens qui me disaient ne plus pouvoir prier aujour-

d'hui avec les psaumes parce qu'ils sont vraiment trop loin de leur vie - « imbuables », ai-je souvent entendu.

Face à cette remise en cause, est née en moi une interrogation très radicale sur la prière du moine dans l'Eglise : serait-elle condamnée à l'inactualité ? Comment être la prière des hommes sans prière, comment partager les combats des hommes d'aujourd'hui, lutter contre la faim, la torture, l'injustice, lorsque l'on entend bien rester adonné longuement à la prière des psaumes ?

J'ai compris alors qu'il fallait entrer plus avant encore dans les psaumes, accepter le psautier sans vouloir en évacuer ce qui paraît pourtant si peu chrétien : la violence, les ennemis, la vengeance qu'on appelle sur eux... Accepter le psautier comme une parole d'homme, d'un homme très concrètement affronté aux risques d'une vie d'homme. Il ne faut pas trop se presser de spiritualiser les psaumes, mais redécouvrir d'abord à travers eux toute notre humanité avec sa part de combat, de révolte, d'angoisse et aussi de salut, de joie : la vie et la mort, et reprendre tout cela comme un chemin vers Dieu.

Une triple chance

Ainsi le psautier, si l'on y entre jusque-là, devient une chance de redécouverte de sa propre humanité, dans son angoisse, dans sa révolte, dans sa violence, dans sa réconciliation aussi ; une chance, plus largement, de redécouverte de l'humanité toute entière, de ces hommes et de ces femmes qui luttent, eux aussi, qui souffrent, qui crient, qui espèrent et qui prient aux quatre coins du monde ; une chance enfin de rejoindre le Christ mystérieusement présent au cœur de cette humanité en « travail d'enfantement ».

J'ai retrouvé ici l'expérience douloureuse de la division des chrétiens, ou de la division des juifs et des chrétiens : la solution nous échappe tragiquement ; la seule façon, la dernière, d'en vivre et d'en hâter le dépassement ne serait-il pas d'en vivre, jusqu'au fond de soi, jusque dans sa prière, la blessure, la souffrance insurmontable ?

Mais il faut peut-être expliciter cela au moins sous un aspect : le psautier me donne la chance de me redécouvrir comme homme et d'abord de redécouvrir mon corps dans la prière.

**Dans
les psaumes,
les hommes
ont un corps**

Oui, dans les psaumes, les hommes ont un corps : une bouche pour crier, un cœur pour aimer, des bras pour étreindre, des jambes pour danser... Prenons par exemple le ps 21 (22) verset 10 : « *C'est toi qui m'as tiré du ventre de ma mère* ». C'est ainsi qu'est exprimée l'expérience de la naissance par ce qu'elle a de plus corporel ; et la suite : « *tu m'as mis en sûreté entre ses bras. A toi je fus confié dès ma naissance* ». S'abriter dans les bras de sa mère fait découvrir ce que c'est que s'abriter en Dieu : ainsi je peux faire l'expérience de Dieu à travers les attitudes les plus fondamentales de la relation humaine.

Les psaumes nous restituent notre corps comme expression de nous-mêmes, de notre cri, de notre peur, de la mort même et sans doute aussi de notre résurrection ; ils nous restituent l'outil de prière premier que Dieu nous a donné ; un homme prie avec son corps et pas seulement avec des mots.

L'offrande du soir (ps. 140, 2) n'a de sens que si l'on élève les mains et si l'on veut prier il faut savoir non seulement murmurer (ps. 1, 2) mais aussi crier (ps. 141 par ex.)... même si on nous a appris à ne pas crier dans une église ! Le psalmiste marche vers son Dieu (ps. 121), se prosterne, danse, joue des instruments (ps. 149) : la parole n'est là que pour dire ce que fait mon corps, sinon la parole s'épuise. Les moines ne sont pas de bons exemples dans ce domaine !

**La révolte
et la joie**

A travers cette expérience renouvelée de notre corps, les psaumes réveillent en nous la profondeur de la vie, victorieuse de la mort. Le psalmiste est un homme affronté à la mort sous toutes ses formes, un homme qui vit au niveau du combat le plus fondamental, le combat pour la vie. Nous trouvons dans les psaumes l'angoisse de l'homme, sa révolte face au mal et à la mort, mais aussi sa joie, son exultation devant la vie redonnée, retrouvée. Les psaumes sont une chance de voir se réveiller en nous les grandes pulsations de la vie, les rythmes qui vont sans cesse en nous de la mort à la vie, et de les voir se réveiller devant Dieu : ainsi nous pourrions oser être pleinement nous-mêmes, dans nos peurs, dans nos cris, dans notre soif de salut, dans notre joie d'être rendus à la vie, et tout cela devant Dieu.

A un niveau plus profond encore, nous trouvons dans le psautier l'homme blessé par le péché, loin du salut, et qui implore et espère la pitié de Dieu, et qui redécouvre, au même instant, la miséricorde de celui qui le recrée (ps. 50). Dans les psaumes se manifeste la division de l'homme : il y a le chemin des justes et le chemin des impies, et le péché c'est la marche sur un sentier qui mène vers la mort, vers les eaux qui engloutissent ; le péché est expérimenté comme atteignant l'homme tout entier dans son agir le plus concret.

L'homme du psautier est aussi l'homme de la malédiction et de la vengeance. Plutôt que de nous en scandaliser, il vaut sans doute mieux reconnaître que c'est peut-être aussi un sentiment qui nous habite parfois... tout chrétiens que nous sommes !

Au-delà de la vengeance

Comme le dit la postface du psautier liturgique français, « *celui qui n'arrive pas à dire : « Pardonne-nous comme nous pardonnons », trouve les mots pour confier à Dieu le jugement et la vengeance* ». N'est-ce pas déjà mieux que de l'exercer soi-même ou de la garder au fond de notre cœur !

Le psautier nous fait redécouvrir en nous-mêmes la vie non encore évangélisée ; si je veux devenir chrétien, il faut d'abord accepter cette redécouverte, alors une chance est donnée à la parole de Dieu de nous rejoindre, de pénétrer jusque-là. La vengeance, c'est toujours ce qui nous habite d'abord, et le psautier nous donne la possibilité de faire un pas vers le pardon.

Le psautier nous donne la possibilité d'entrer aussi en solidarité avec cet homme qui n'a pas d'autre cri sur les lèvres ; je peux ne pas me trouver spontanément accordé au ps. 87 dans sa désespérance radicale, mais ne me forcera-t-il à rejoindre celui dont c'est aujourd'hui la seule parole possible devant Dieu ?

La voix de l'humanité entière

Et c'est sans doute pour cela que la grande tradition de la prière monastique ne nous propose pas un choix de psaumes, mais tous les psaumes ; ainsi nous pouvons devenir, dans la prière, écho, voix de l'humanité entière : pleurer avec ceux qui pleurent, nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie au-delà de nos propres états d'âme.

Mais nous pouvons aussi entrer dans la dynamique globale du Mystère chrétien, car ce qui se joue dans l'humanité d'aujourd'hui comme de toujours, c'est un combat entre Dieu et les puissances de ce monde, entre le Christ et Belial : de ce combat la Bible est pleine et le psautier tout entier est plein aussi.

Les psaumes peuvent nous aider dans ce combat des hommes en nous faisant comprendre tout l'enjeu, en nous en laissant éprouver toute l'âpreté, même si nous affirmons, dans la foi, que la défaite du mal et des méchants est déjà consommée.

Pour communier à la souffrance

Pour vivre ce combat sans facilité ni légèreté, il faut prendre en compte son sérieux et son actualité. Sans jamais nous perdre dans une lutte contre les personnes, nous avons à débusquer les puissances qui se cachent derrière elles, à discerner celles qui combattent au côté du Christ et celles qui combattent pour Béliel... Le discernement n'est jamais facile.

Nous avons à communier aux souffrances de l'humanité en lutte pour son plein accomplissement dans le Christ. La vocation du moine est là : dans la solidarité priante, éveillée, avec ceux qui, par vocation, sont, eux, au cœur du combat. Je ne me fais aucune illusion, nous pouvons mieux que d'autres, du moins dans notre situation actuelle, passer à côté de la vérité de la prière, mais cela n'est pas fatal, j'en suis sûr.

Celui qui habite le psautier en vérité, ou plutôt qui se laisse traverser par lui jour après jour, rejoint le Christ en sa passion et jusqu'en sa défaite, qui est la victoire suprême de Dieu sur la mort.

La vérité plénière des psaumes est dans la communion à la souffrance, aux luttes de tout homme - depuis les origines de l'humanité et aujourd'hui encore -, à sa vie et à sa mort, où se lisent toujours, dans la foi, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, nouvel et dernier exode vers la terre de la promesse.

f. Matthieu Collin.

(1) Juif originaire d'Afrique du Nord, résidant désormais à Jérusalem ; il a donné une traduction originale de toute la Bible en français, y compris le Nouveau Testament. Il y a au moins trois versions de sa traduction du psautier.

Des laïcs dans la mission

Le texte qui précède, écrit en février 82, émane d'une quarantaine de personnes ayant des responsabilités dans l'Eglise, réunies pour une semaine de partages et de réflexions.

A la Mission de France, un groupe d'une vingtaine de personnes poursuit une recherche à la fois analogue et différente.

La Lettre aux Communautés, dans son N° 89 (juillet-août 81)

a rendu compte d'une première rencontre qui s'est tenue à Fontenay le 1^{er} mai 81.

A la demande de ce groupe et des responsables de la Mission,

Pierre DERQUET a entrepris une étude sur la collaboration d'un couple (Aquilas et Priscilla) avec Paul au service de l'Évangile, dans l'Eglise naissante (voir Lettre aux Communautés 93 p. 26).

Aujourd'hui nous présentons le compte rendu de la 2^e rencontre de ce groupe, rédigé par Bernard TURQUET, membre de l'équipe centrale.

Recherche sur les ministères

« Nous voulons annoncer ici une bonne nouvelle, dire une espérance. Sous l'action de l'Esprit, une Eglise où tous soient responsables est en train de naître. Nous en sommes les témoins et les acteurs. A ceux qui désespèrent de l'Eglise, comme à ceux qui ont peur qu'elle ne change trop vite ; à ceux qui vivent l'essentiel de leurs engagements dans la société, comme à ceux qui se consacrent surtout à des tâches ecclésiastiques, nous voulons dire notre espérance : la coresponsabilité se développe dans l'Eglise.

Pour les gens autour de nous, pour beaucoup de chrétiens encore, l'Eglise, c'est les prêtres, c'est la hiérarchie. Eh bien, c'est en train de changer...

Une jeune femme est chargée de l'aumônerie d'un lycée, payée par le diocèse, reconnue par l'administration, ayant la confiance des jeunes et de leurs parents.

Une paroisse urbaine est confiée à une équipe pastorale comprenant prêtres et laïcs à parts égales.

Une « boutique », espace d'accueil et de rencontre, est plantée au cœur d'une grande ville comme signe d'une nouvelle présence d'Eglise : elle est sous la responsabilité de laïcs travaillant avec un prêtre.

Ailleurs, un secteur rural est confié à un ménage qui habite au presbytère. Hommes et femmes, célibataires et gens mariés, laïcs et prêtres, nous voilà, ensemble et diversement, pasteurs dans l'Eglise. Car c'est bien l'annonce de la Parole de Dieu, la responsabilité de la communauté, le souci de la mission et du service du monde qui nous sont confiés.

Pour nous, laïcs, un jour peut-être se posera la question de notre tâche sacramentelle ; mais dès aujourd'hui, notre responsabilité n'est pas étrangère à l'Eucharistie.

Nous ne voulons pas constituer un nouveau corps clérical ; nous ne sommes pas forcément engagés à vie ; nous sommes prêts à consacrer quelques années, à temps complet ou partiel, à des tâches pastorales et à nous donner la compétence pour les bien remplir. Nous n'avons pas le désir du pouvoir, mais celui de susciter la responsabilité chrétienne des communautés.

Pour nous, prêtres, l'expérience vécue d'une royale co-responsabilité est apparue riche et stimulante ; elle a renouvelé notre ministère et notre sens de la mission de l'Eglise.

Laïcs et prêtres, ce travail en co-responsabilité nous paraît le signe d'une vitalité de l'Eglise, fidèle aux richesses des propositions évangéliques, respectueuse de la diversité des situations humaines et attentive aux mutations culturelles.

Il ne faut pas être naïfs ! Difficultés et questions ne manquent pas : les mentalités sont longues à évoluer ; les résistances et les peurs sont nombreuses ; les lieux de formation encore insuffisants ; les statuts et les situations juridiques et financières à clarifier ; les expériences sont à multiplier et la réflexion théologique à poursuivre.

Nous voulons dire que cette expérience, nous la vivons au nom de notre foi, notre lecture de l'Évangile, comme un jaillissement, une source de joie. Pour nous, des points de non-retour sont atteints.

Nous réfléchissons, nous cherchons, nous inventons, nous partageons ».

● Des cheminements divers

Après les jalons posés par la rencontre du 1^{er} mai 81, il était nécessaire de faire ensemble un premier point :

- le point de nos itinéraires personnels. Comment, dans le cheminement des uns et des autres, évoluaient, s'approfondissaient ou au contraire se dissipaient les perspectives de mai ?

- le point aussi de nos questions et convictions : avec le recul des mois, qu'est-ce qui nous apparaissait essentiel à creuser ?

Impossible de relater ici en détail les chemins des uns et des autres. S'étonnera-t-on qu'aucun ne ressemble à l'autre. Si pour les uns cette perspective du ministère s'approfondit, d'autres connaissent une période d'interrogation, voire un moment de désert,

ce que nous avons pressenti lors de notre première rencontre s'est confirmé en novembre.

• Cette recherche ne peut se réduire à la juxtaposition ni même à l'addition de nos histoires personnelles, même si elle requiert l'engagement de chacun. L'enjeu dépasse chaque cas particulier. Il s'agit bien de *faire place à la M.D.F., avec toute leur originalité, à des ministères reconnus* aux baptisés, dans la ligne particulière d'annonce de l'Évangile qui lui a été confiée, en lien avec la responsabilité propre des ministères ordonnés.

• Toutes les questions abordées - on le constatera aisément - demandent un *discernement collectif*. C'est dire la nécessité d'un tel groupe et la vigilance à maintenir pour qu'il soit bien ce lieu où peuvent se rencontrer toutes les *interrogations*, où sont mis en lumière les *exigences* et les *appels*, où s'élaborent des *propositions* concrètes :

« Des tas de choses ont été dites qu'on ne pouvait dire en mai. Des pistes se dégagent plus clairement... Ce petit groupe est à la M.D.F. significatif d'une prise en charge. Il permet plus de justice et donne envie d'aller plus loin... »

Une équipe ça change beaucoup de choses

Tous l'ont souligné à leur façon : la participation à une *vie d'équipe semble essentielle pour mûrir, éclairer cette recherche sur les ministères.*

● Quelques expressions caractéristiques

- « Depuis trois ans, nous ne sommes plus en lien avec une équipe MDF... cela ne nous permet plus d'avancer... »

- « C'est à partir de ma présence dans une équipe que je me suis laissé interroger par la disponibilité d'un ministère éventuel... Etre associé à la responsabilité d'une équipe demande de passer de la simple *présence* à la *participation active* ».

- « On m'a demandé de participer à une équipe. Au départ, je n'en voyais guère l'utilité : je me disais que ça ne changerait pas grand chose. En fait, *ça situe les exigences pour tout le monde de façon différente...* Les camarades qui, au début disaient : ce serait bien d'avoir une femme dans l'équipe, pensent maintenant « ministères » et sont prêts à en parler avec leur évêque ».

- « Nous avons vécu deux ans sans équipe. Nous participions bien à un collectif de jeunes couples, mais leurs questions n'étaient pas celles de responsables locaux de la vie de l'Eglise ... Cela nous

a permis de *mesurer toute la différence* qui existe entre faire partie d'un tel groupe et être associés à la responsabilité d'une équipe M.D.F. Seule elle peut maintenir vivant un certain type de questions ».

● Deux types de convictions

Toutes ces expressions pointent des convictions supplémentaires :

1) d'abord le sentiment qu'*une équipe « ça change beaucoup de choses »*. Il y a là une reconnaissance, négative ou positive, d'un *lieu* et d'un *seuil décisifs*. Ce qui fait dire à l'un d'entre nous : « c'est dans la participation à une vie d'équipe que peut s'éclairer une participation à un ministère ». Peut-être faudrait-il moduler l'enthousiasme ou l'absolu d'une telle affirmation car toutes les équipes ne sont pas mirobolantes. Il se trouve aussi que, pour des raisons professionnelles ou de distances, certains ne peuvent faire habituellement partie d'une équipe. Néanmoins un consensus existe sur ce point.

Maintenant, savoir quel modèle d'équipe est à privilégier ? S'il existe une unité géographique de secteur tant mieux. Mais, a-t-on fait remarquer, d'autres figures sont possibles. L'essentiel semble

surtout « qu'existent des possibilités de se rencontrer, de manger ensemble... être un minimum voisin. Peut-être en certains cas la région pourrait-elle jouer un rôle ? ».

2) S'exprime aussi le sentiment qu'*une telle participation ne peut pas être n'importe laquelle*. Plusieurs l'ont souligné : bien des degrés sont possibles dans une vie d'équipe. Autre « la simple présence », autre « la participation active », autre l'appartenance à part entière.

S'engager dans la voie des ministères reconnus implique *d'entrer progressivement en partage de la responsabilité confiée à une équipe*. C'est donc plus que simplement y apporter son expérience particulière, c'est vouloir avec d'autres porter, dans un jeu collectif, la totalité d'un effort d'Eglise pour produire là une certaine parole d'Évangile. Tout ceci demande du temps, des années de compagnonnage et l'approfondissement de ce que nous appellerons plus loin « une conscience ministérielle ».

” Comment faire pour que ces ministères soient aussi reconnus par les gens...”

Une autre nécessité ressort de nos échanges, celle à *situer concrètement dans la pratique l'originalité et la place de ces ministères reconnus dans un jeu ecclésial*.

Sur le terrain, nombre de chrétiens, au titre de leur seul baptême, prennent leur responsabilité d'annonce de l'Évangile. Les modalités de ces efforts sont diversifiées : équipe d'animation portant localement le souci du visage de l'Église, mouvements d'action catholique spécialisés..., etc. L'expérience montre que si-

tuer, dans une réalité ecclésiale déjà là, la place des ministères reconnus et en faire percevoir l'enjeu n'est pas d'emblée évident. Quelques exemples :

1) Les interrogations des S. sont symptomatiques :

« Nous faisons partie de l'équipe M.D.F., reconnus par l'Évêque, au service de l'Église locale. Sur place une équipe d'animation porte la responsabilité du visage de l'Église sur le coin. Comment s'y situer et à quel titre ? Faut-il même

y être ?... Un flou subsiste entre *ce qu'est l'équipe M.D.F. et ce qu'est cette équipe d'animation* ».

2) Sur un registre voisin P.H. soulève une question proche : Par qui vont être reconnus ces ministères ?

« Un secteur de 20 km de long, 30 villages, une région très « déchristianisée »... Dans cinq ans, les cinq prêtres seront partis. Une équipe de chrétiens se met en place, mais la question de ministères reconnus à des laïcs n'y est pas du tout abordée. Cela m'interroge. Comment et qui va reconnaître de tels ministères ? Sont-ce seulement les évêques et les prêtres ? *Comment faire pour que cette reconnaissance devienne aussi celle des gens ?* ».

3) Dans le même sillage, D. C. répercute les interrogations que pose sa présence, des interrogations venant localement des chrétiens mais aussi de son équipe M.D.F.

« Tant que je m'investissais sur l'Ecole, ou au service du collectif et de la région M.D.F., c'est-à-dire sur des terrains inhabituels à l'Eglise locale, j'existais peu pour les gens. Maintenant que j'accepte des tâches paroissiales (de catéchisme, de préparation au baptême), j'apparais visiblement comme membre de cette Eglise locale. Je pose questions : « Mais alors, *qu'êtes-vous au juste ?* »... L'équipe elle-même est interrogée : d'accord, me dit-elle, tu es laïque avec nous *mais pourquoi toi et pas les autres ?* ».

4) Paradoxalement et par un tout autre

biais, M. et M. rencontrent une difficulté analogue. On ne conteste pas ici le label « ministère pour des laïcs ». L'impression est au contraire d'une inflation de ce terme, mis à toutes les sauces en fonction du manque de prêtres.

« Nous avons été à une journée d'animateurs d'aumônerie de Lycée. Le mot « ministère » n'est pas mis en cause. A notre avis, il devient *un fourre-tout. On y met, pêle-mêle, un peu n'importe quoi.* Nous nous situons à contre-courant d'une suppléance des prêtres, en insistant surtout sur les notions d'envoi et de participation à une responsabilité d'Eglise ». Toutes ces expressions pointent la nécessité d'éclairer pour elles-mêmes la place et la signification des ministères reconnus à des laïcs. Mais il apparaît d'évidence que *c'est la trilogie baptême - ministères reconnus - ministères ordonnés qu'il faut penser, comprendre et tenir ensemble* à travers leurs liens réciproques et à travers l'originalité propre à chaque état. En ce domaine, force est de reconnaître que nous halbutions (et nous ne sommes pas les seuls !...). Nous n'avons pas encore la masse d'expériences suffisante qui nous permettrait d'y voir plus clair.

Dire ceci c'est souligner combien il est urgent d'*entrer en pratique*. Certes la théologie peut aider à poser quelques jalons. Mais n'est-ce pas en définitive ce qui se passera sur le terrain, ce qui animera au plus profond ceux et celles qui acceptent d'entrer dans cette voie qui seront décisifs.

Avant de préciser des tâches éclairons l'esprit des ministères

● De quoi s'agit-il ?

Les lignes précédentes soulignaient la difficulté pratique de la reconnaissance de ministères dans le jeu ecclésial. Cette difficulté renvoie à une interrogation de fond : Qu'entendre, au juste, par ministères reconnus à des baptisés ? De quoi s'agit-il ? Quel en est l'esprit ? Quels en sont les repères et l'enjeu ? Est-ce parce que l'on donne de son temps à un certain nombre de tâches qu'il faut automatiquement parler de « ministère » ? et si tout devient « ministériel », que devient la responsabilité des baptisés ? N'est-ce pas la vider de son sens ?

Au week-end du 1^{er} mai 81, Francis avait souligné qu'il ne s'agissait pas de n'importe quel service :

« Certes le mot ministère fait souvent difficulté, il évoque spontanément l'image de clerc... on pourrait à la limite le remplacer par « service », mais nous perdriions alors en précision car il existe toutes sortes de services possibles...

Parler de ministères de laïcs, ce n'est pas demander à des laïcs de rendre tel ou tel service pour aider les prêtres, c'est leur proposer d'être associés à cette responsabilité vitale pour que l'église demeure bien l'envoyée de Jésus Christ... ». Impossible de citer ici tout ce paragraphe. Il faut le relire en entier (L.A.C., N° 89 — juillet-août 81, pages 22-23). Il

a paru assez important pour être lu par le président de séance à l'ouverture de la session nationale d'études sur les ministères (10-11 septembre 81 à Issy-les-Moulineaux) qui réunissait tous les représentants des différents comités et commissions de l'Eglise de France.

● Les critères du Père Congar

En fait le point de référence auquel un peu tout le monde se rapporte reste les critères que le P. Congar a proposés à l'Assemblée de Lourdes 1973 : « Tous responsables dans l'Eglise ». Il est intéressant de se les remettre en mémoire :

— « Ces ministères sont des services *précis*, c'est-à-dire qui ont un objet, par exemple : la catéchèse de Lycée.

— Des services d'une *importance vitale*, c'est-à-dire nécessaire à la vie de l'Eglise... L'Eglise ne peut vivre sans catéchèse, sans liturgie, sans diaconie, sans service des pauvres et des malades, etc...

— Comportant une *vraie responsabilité*... Responsable, cela signifie qui doit et peut répondre de quelque chose à quelqu'un ;

— *Reconnu par l'église locale*... ce service peut être aussi reconnu simplement par une désignation, par une nomination.

— Enfin comportant une *certaine durée*. Il est évident que quelque chose de tout

à fait occasionnel, passager, qui n'a pas beaucoup de consistance est un service plus qu'un ministère*.

Retenons donc ces cinq adjectifs : des services *précis - vitaux - responsables - reconnus - durables*. Cette série de critères est intéressante en ce qu'elle empêche d'appeler tout et n'importe quoi « ministère ». Elle objective, à l'aide de plusieurs notes, ce en quoi de tels services sont particularisés. Il s'agit bien de services originaux, liés aux grandes fonctions de l'Eglise, qui ne sont pas demandés à tous les baptisés. Cependant ce catalogue et surtout cette manière d'aborder les ministères ne nous satisfait pas pleinement. Il manque, nous semble-t-il, l'essentiel.

L'accent est principalement mis sur *des tâches à accomplir* qui, à cause de leurs caractéristiques, seraient comme automatiquement ministérielles. Il est bien évident que toute responsabilité doit, pour devenir réelle, se traduire à travers un certain nombre de tâches. Mais en rester à cette seule approche n'est-ce pas occulter le plus décisif ? *L'essentiel n'est-il pas d'une certaine façon ailleurs : dans cet « esprit des ministères »* sans lequel rien n'a sens.

On peut risquer une comparaison : être mère de famille est bien, objectivement parlant, s'adonner à un certain nombre de tâches : laver les enfants, les soigner, les nourrir... Mais, au-delà de cette sim-

* « Tous responsables dans l'Eglise » — Lourdes 1973 — Le Centurion — pages 59-60.

ple addition de fonctions, c'est tout un esprit fait d'amour, de don de soi, de désir de grandissement de chacun au sein d'une même famille. Etre mère n'est-ce pas indissociablement l'alliance intime de ces deux faces des choses ?

● Comment nous comprenons l'esprit du et des ministères

Le premier compte rendu avait essayé de cerner « quelques caractéristiques d'un service d'Eglise ». Le contenu de « cet esprit ministériel » nous semblait important à saisir pour pouvoir reconnaître qui semble apte ou non à de tels services. Dans le même sens, la convocation à ce deuxième week-end nous invitait à discerner collectivement des « critères d'authentification ». Sans chercher à être exhaustif ou définitif nous avons balisé trois directions complémentaires : 1/ Certains ont très fortement insisté sur la *dimension ecclésiale de tout ministère*. Tout ministère, quel qu'il soit, vient de l'Eglise et s'exerce en Eglise. Dire ceci, c'est affirmer une certaine qualité de lien à l'Eglise à travers la volonté de s'articuler à la responsabilité apostolique des évêques pour l'annonce de l'Evangile. C'est en même temps la conscience vive qu'un certain type de liens *en Eglise* est vital pour son édification, car ils disent quelque chose du mystère qui l'anime.

● Dans le concret cela se traduit par une attitude générale d'esprit qui accepte de *situer tel projet particulier d'an-*

nonce d'Évangile dans un ensemble plus large d'Église. Reconnaissance qu'aucun groupe, aucune classe ne possèdent l'Église à eux tout seuls.

● Cela demande dans la même dynamique, de se faire *artisans de communication, de décloisonnement, de confrontation entre secteurs et efforts spécialisés.* Bref, « un minimum d'aptitude à collaborer avec ceux qui sont situés différemment ». Reconnaissance que nous avons besoin d'entendre d'autres efforts d'Évangile pour accueillir Jésus-Christ. Tout ceci souligne combien le et les ministères ont quelque chose à voir avec une toujours difficile et onéreuse recherche de communion ecclésiale. Résumons en une phrase lapidaire, forte et simple : « Est-ce bien l'Église que l'on fait ? ».

2/ D'autres, dans une perception M.D.F. assez caractéristique, insistent principalement sur la nécessité de *se risquer comme croyant sur des terrains et des rives étrangers à l'Église.*

● « Toute une partie de la vie du monde est hors des préoccupations habituelles de l'Église... Vouloir, désirer qu'elle accueille ce qui est vécu là où elle n'a pas pied... ».

● « Se confronter, accueillir des attitudes différentes, oui. Oui, mais dans la perspective de la mission, c'est-à-dire *d'une Église à bâtir là où elle n'est pas* ». Nous retrouvons là très affirmée toute une veine liée à la *conscience de l'incomplétude de l'Église.* Désir de risquer sa vie avec ceux dont l'Église est loin, désir

de bâtir là quelque chose de l'Église, de poser « à travers des choses banales et quotidiennes » les signes d'une cellule de croyants... et de faire entendre en Église ce qui se vit, se cherche, se découvre là...

3/ Enfin, formant une sorte de troisième axe complémentaire des deux précédents, nombreux sont ceux qui insistent sur « *une attitude générale face à la vie* », repérée à travers divers choix personnels : vis-à-vis de l'argent, du pouvoir, de la justice, des plus démunis... Mais également repérée à travers la possibilité de faire équipe et de rendre compte de sa vie. Aptitude donc à collaborer, à écouter, à se confronter sans pour autant abandonner ses choix.

Il ne s'agit là que d'indications globales qu'il serait inutile de vouloir trop préciser. L'important est que chacun chemine et découvre sa voie propre. Cependant *un minimum reste requis.*

« Si l'on confie un ministère à quelqu'un, il faut des qualités humaines. Mieux vaut être équilibré que donné ! Ce type de responsabilité demande une certaine stature humaine fait de bon sens et de réalisme. Cela dit, attention au danger permanent et pernicieux de l'*élitisme* ».

Effectivement, soyons vigilants et ne confondons pas ministère avec « grosse tête » ou « super doué ».

● Aller aux fondements derniers

Ces diverses notations précisent déjà ce que nous mettons les uns et les autres

sous ce terme barbare d' « esprit ministériel ». Mais si l'on veut vraiment aller à la racine même de cet esprit, il est nécessaire de descendre jusqu'à ces soubassements dont on parle peu et qui seuls pourtant donnent *goût* et *solidité* au risque que nous prenons. De tels soubassements semblent évidents, acquis, comme s'ils allaient de soi, alors qu'en réalité ils sont *sans cesse à renouveler* ; à interioriser faute de quoi le reste s'affadit. De quoi s'agit-il ?

1) *Vivre de l'initiative de Dieu*

Dans son unité et sa diversité le signe du ministère est bien relatif à cette initiative qui nous dépasse, nous déborde, nous fonde, et nous recrée en permanence. Rappel constant exprimé en visibilité sociale et historique que « ça vient d'un autre » :

« Le ministère nous renvoie à l'initiative de Dieu comme premier. Exprimer par nos vies avec St Jean que « Dieu nous a aimés le premier ».

1) *Vivre aujourd'hui de l'Eglise de Jésus Christ*

Cette affirmation peut paraître banale. En vivre est une tout autre affaire et demande que nous portions au plus profond de notre conscience un certain nombre de convictions :

• *Quant au mystère de l'Eglise*

— Cette Eglise tellement historique est aussi et en même temps l'Eglise née de la vie, de la mort et de la résurrection de J.-C.

— Cette Eglise toujours à faire et à construire est aussi et en même temps œuvre de l'Esprit.

— Cette Eglise éclatée, déviée par tant de divisions est aussi et en même temps le corps du Christ.

— Cette Eglise constituée de l'originalité de chaque homme, peuple et culture n'est aussi et en même temps propriété de personne, sinon de Celui qui l'a fondée et la recrée sans cesse.

• *Quant à l'intelligence des rapports à promouvoir entre l'Eglise et la société.*

C'est quitter une attitude de gestionnaire d'une Eglise en place et sans cesse se poser la question du *devenir de l'Eglise*. Bref, c'est essayer de fabriquer, de proposer une présence, une parole, des pratiques d'Eglise qui tentent de s'ajuster à ce qui est vécu là ; sans jamais oublier que la bonne nouvelle portée par l'Eglise ne s'identifie jamais totalement avec tel projet social particulier. C'est se laisser tarauder par cette question lancinante :

« Qu'est-ce qui est nécessaire aujourd'hui pour que l'Eglise dans telle société, auprès de telles catégories d'hommes soit signe de Jésus Christ, y compris sur les terrains où elle est absente ? ».

• Au terme de ce très riche échange sur l'esprit du ministère, nous étions, semble-t-il, à peu près d'accord sur les points suivants :

1. Il faut garder à ce terme de « ministères reconnus » toute son *originalité*, sa *portée* et sa *profondeur* au regard de ce qu'est la responsabilité habituelle des

baptisés et en lien d'autre part avec les ministères ordonnés.

2. Les fonctions et les tâches confiées ne nous paraissent pas devoir contenir automatiquement une responsabilité d'ordre ministérielle. Une vérification s'impose quant à la conscience et aux pratiques de celui ou celle qui accepte ce service. A la limite il nous semble que ce soit *moins la fonction que l'Esprit qui définit les ministères*. En tous cas, pas l'un sans l'autre. Faut de quoi l'on en arrivera vite à des *conflits de pouvoirs* insolubles.

3. Aussi accueillons-nous volontiers les suggestions émises au terme de la session nationale d'étude sur les ministères (Issy-les-Moulineaux — Septembre 81) :

• ne pas faire des ministères reconnus *le mode unique de reconnaissance* de la co-responsabilité de laïcs dans l'Eglise ;

• laisser *ouvertes les trois lignes suivantes* :

— La ligne du personnel laïc dans l'Eglise. C'est le cas de ceux qui s'y situent principalement à titre de salariés, trouvant là le moyen de gagner leur vie.

— La ligne des permanents dans l'Eglise. Responsables de service ou de mouvements, souvent élus ou nommés pour une durée limitée.

— La ligne des « ministères » qui peut ou ne peut pas recouper les deux autres.

4. Trois pôles essentiels sont à tenir ensemble quand nous parlons de ministère. Une réalité de l'ordre du *charisme* qui inclut ce que nous avons dit d'une conscience ministérielle, une *reconnaissance - appel - vérification* en dialogue avec des chrétiens locaux et ceux qui vivent des ministères ou l'évêque pour un rôle important. Enfin, *des responsabilités particulières* en fonction des besoins de l'Eglise.

Qu'il soit dit que la M.D.F. nous reconnaisse un ministère...

Ce tour d'horizon sur ce que, à la M.D.F., nous donnons comme contenu de responsabilité au terme de ministères a *par contre-coup mis en lumière toute l'import-*

tance d'une appartenance à la M.D.F. au titre des ministères reconnus. L'échange sur ce point a certainement été un des moments importants de notre rencontre.

Afin de ne pas gauchir ce qui a été dit, reproduisons ici les principales séquences de ce débat.

• Odile lance l'interrogation de fond :
« Une question mérite d'être examinée : celle d'une appartenance à la M.D.F. Nous y appartenons de fait en ce sens que nous y sommes chez nous et pouvons aller partout. Mais ne faut-il pas creuser davantage ce qu'elle signifie et ce qu'elle engage ? La question est importante pour préciser le type de ministère que nous cherchons ».

• Marc et Maryno soulignent combien cette question, loin d'être théorique, se pose, pour eux, dans l'immédiat et le concret de leur situation locale :

« D'ici le mois de juin, nous allons rédiger le contrat avec les évêques et cela nous oblige à nous situer nous-mêmes.

Dans ce contrat, comment les Bodinier vont-ils être pris en compte ? *Est-ce en tant qu'équipe locale ou en tant qu'appartenant à la M.D.F. ?*

Prenons deux exemples :

1) Si on me fait une proposition de travailler à Paris, est-ce l'évêque du lieu qui a autorité pour me dire « pas question, vous restez ici », ou est-ce la Mission qui a principalement son mot à dire ? Finalement, de qui dépendons-nous ?

2) Si l'évêque n'accepte pas notre appartenance à la M.D.F. lors de l'élaboration du contrat, que disons-nous ? Faut-il

alors nous retourner vers la M.D.F. pour lui dire : « qu'avez-vous à proposer ? ».

• Francis relève alors ce qui sous-tend de telles interrogations :

« Si je comprends, vous posez l'interrogation suivante :

Ne faut-il pas, avant de passer un tel contrat, faire un geste d'appartenance à la M.D.F. ? ».

• Marc s'explique très clairement sur la manière dont il entend se situer :

« J'ai mieux saisi, ce week-end, le sens et l'importance d'un ministère reconnu à la M.D.F. Aussi j'aimerais qu'*avant* de négocier avec le diocèse, soit signifiée une appartenance à la M.D.F. : c'est-à-dire qu'il soit clairement dit que la M.D.F. nous confie un ministère reconnu. *Après*, dans le contrat M.D.F. - Diocèse, serait précisé que nous sommes au service de l'Eglise locale en tant que membres de la M.D.F. *Notre choix premier est la M.D.F. et, à l'intérieur de ce choix, se situe notre insertion dans une Eglise locale* ».

• Francis commente tout ce qu'une telle perspective implique et combien elle modifie la manière antérieure d'aborder, à la M.D.F., la question des ministères :

« Voilà une proposition que l'Equipe central se doit d'examiner de près. Cela veut dire en effet que le processus serait le même pour les laïcs et pour les prêtres.

Or les théories antérieures étaient différentes. Une telle perspective ne semblait possible qu'à condition que le ministère proposé relève du fonctionnement

collectif et interne de la M.D.F. (comme par exemple, Danièle Courtois qui a responsabilité d'une Région).

Prenons mon cas : j'arrive à Bordeaux comme prêtre avec en quelque sorte un ministère dans la poche. Marc demande au fond que soit mise en œuvre — au niveau du ministère des laïcs — la même démarche. Etant entendu que pour les uns et les autres, il faut en tous cas l'assentiment de l'évêque du lieu ».

• Jean Sachet résume fort bien ce à quoi nous semblons aboutir :

« N'arrivons-nous pas à la perspective suivante : *La Mission de France propose un de ses membres à l'Eglise locale pour une mission précise* — mission qui n'est pas n'importe quoi et doit être située dans la ligne de sa responsabilité collective —. S'il n'y a pas d'accord avec l'évêque du lieu, on serait conduit à chercher un lieu autre où cela serait réalisable ».

Voilà le débat ouvert. Est-il soluble aujourd'hui ? Nous n'en avons guère débattu. Le secrétaire se permet ici quelques réflexions personnelles :

— *Juridiquement* nous nous trouvons devant une difficulté réelle : la M.D.F. n'est pas pour l'instant habilitée à agréger des ministres non incardinés. Si « ad experimentum » les portes sont entrebâillées, il n'existe pas actuellement de cadre juridique qui permette d'avaliser de telles situations.

— *Pratiquement*, est-il bon de vouloir, à la hâte, trancher par oui ou par non cette question de l'antécédance de l'ap-

partenance à la M.D.F. sur une reconnaissance locale de l'évêque du lieu ? Ne faut-il pas se donner le temps de nécessaires mûrissements et surtout mettre réellement en route un nombre significatif d'expérimentations ? Bref, le danger n'est pas illusoire de vouloir par un cartésianisme typiquement français mettre la théorie avant la pratique.

Quelques-unes des remarques faites au cours de cette rencontre permettent d'avancer pratiquement sans mettre dans l'obligation de trancher immédiatement :

1) L'essentiel n'est-il pas au fond que la M.D.F., d'une manière ou d'une autre, puisse garantir à ceux qui s'engagent sur la voie des ministères *une continuité* au delà des responsabilités ponctuelles et locales qui leur sont confiées.

« Un point semble essentiel : l'engagement de la M.D.F. à travers notre type d'engagement au ministère, à la limite, même si momentanément ne nous était confiée aucune tâche précise, par exemple au service des Jeunes, est-ce que la M. D.F. nous reconnaîtrait cependant avec un ministère confié, étant entendu que nous continuerions à faire partie d'une équipe et à participer à la vie d'une Région ? ».

2) Des étapes sont nécessaires à franchir avant de pouvoir parler d'appartenance à la M.D.F. Il faut s'acclimater, se connaître et se reconnaître, prendre progressivement sa place dans un effort collectif, comme aussi pouvoir changer de route... Bref, tout cela ne se fait que par palier. Précisément, ne serait-il pas

important de distinguer plusieurs cas de figures possibles :

« Nous pourrions au minimum envisager trois situations :

a. La *participation* de fait plus ou moins continue aux activités collectives de la M.D.F.,

b. La *recherche d'appartenance*, temps de mûrissement, de compagnonnage, de liens avec une ou des équipes pour ceux qui désirent être « de la M.D.F. »,

c. *L'appartenance proprement dite* à partir d'un ministère reconnu ».

Un tel éventail où d'autres situations encore pourraient trouver place serait à même de faire partiellement droit aux requêtes de ceux qui sont « au bout du quai » (voir § suivant), comme de permettre aux équipes féminines d'Ivry de trouver avec la M.D.F. des liens orga-

niques pour un service plus large de l'évangile. Nous sommes plusieurs à penser que leur vocation est de l'ordre des ministères et qu'elles ont auprès des jeunes générations quelque chose à faire entendre ; mais n'est-ce pas à elles de se déterminer et de cheminer comme elles l'entendent, en toute indépendance ?

Quoi qu'il en soit, chercher à mettre en place des itinéraires de cheminements avec, de la part de la M.D.F. une garantie morale de continuité, paraît plus nécessaire que de vouloir dirimer à la hâte — et pour quel profit ! — d'épineuses questions juridiques. Le plus urgent est que se mettent sur pied ces ministères reconnus, qu'ils existent et qu'ils tiennent évangéliquement la route. Cela nous renvoie bien à la nécessité que nous avons reconnue de « faire un pas ».

Nous en sommes au point où il faut faire des pas

A vrai dire, il nous faut faire des pas en plusieurs directions. Bien sûr ceux qui font partie du groupe de recherche sont concernés, mais aussi l'ensemble de la M.D.F. et des jeunes qui se demandent si la M.D.F. a réellement quelque chose à leur proposer.

● Ceux qui sont au bout du quai

Des jeunes : garçons, filles, jeunes couples se sont au fil des ans accrochés à

la M.D.F. Après avoir cheminé, puis participé à l'animation d'Info-Dialogue et de Présence et Animation, après avoir pris leur part de bien des Fous Libres et de Pâque à l'Aube, après avoir fait le tour des Parcours de Croyants, quelques-uns en viennent à dire : « Nous sommes au bout du quai, qu'y a-t-il après ? ». Nous renvoyons, bien sûr, aux Eglises locales, mais certains cherchent aussi autre chose. Que pouvons-nous, comme M.D.F., leur proposer ?

La réponse à cette interrogation *ne peut plus être différée*. Le cas de Christine est typique de quelques autres :

« J'accompagne, dans les Parcours de Croyants, de petits groupes à « Bible I ». J'ai fait Noirmoutier auprès des vacanciers, aidé au Fou Libre d'Amiens et démarré un groupe de jeunes dans cette ville. Je suis aux Equipes enseignantes et à l'A.C.A.T où nous travaillons avec les protestants et les baptistes.

Jean Rémond nous a lancé un appel percutant : « Qu'êtes-vous décidé à risquer de votre vie au service de l'Evangile et de l'Eglise ? Un service d'Eglise : qu'est-ce que ce serait ? Je ne suis pas en équipe, je ne fais aucune demande de ministère reconnu. Je viens voir, parce qu'entendre ce que vivent les autres peut aider à avancer ».

Ils ou elles sont quelques-uns à être comme cela au bout du quai, qui diraient des choses voisines. Il y a là *un rendez-vous à ne pas manquer*. Que peut-on faire ?

1) D'abord développer une *prise de conscience collective*.

Une interrogation est à entendre même si elle vient déranger nos habitudes et perspectives. L'un de nous le souligne : « Des énergies fondamentales se perdent faute de propositions. Il suffirait parfois d'un simple " tilt " ».

2) Imaginer ensuite *d'autres modèles* d'équipe au service de perspectives nouvelles :

— « Peut-on être assez neufs ? Peut-on libérer l'imagination ?... Quand je rêve, j'imagine un copain prêtre, tenant debout, partant avec deux ou trois laïcs... Pour les jeunes ce serait une réponse possible ».

— « Pourquoi ne pas évoquer la possibilité, tout en étant P.O., de vivre une recherche avec des jeunes ? ».

— « Pontigny n'a-t-il pas quelque chose à voir avec cette attente ? ».

3) Instaurer des *lieux de recherche et de réflexion* où jeunes et responsables de la M.D.F. pourraient élaborer des propositions :

• Le P.A.M. est un de ces lieux, mais il ne concerne que les garçons. En fait, il n'existe rien pour les filles.

• Le service des Jeunes semble le mieux placé, mais il est évident que l'équipe centrale et le C.P. doivent être aussi partie prenante d'une telle recherche.

4) Permettre *des cheminements par étapes* en proximité d'une équipe M.D.F. Nous retrouvons là ce que nous avons dit plus haut :

— une équipe, ça change beaucoup de choses,

— il existe plusieurs modes et différents degrés de participation à une équipe,

— tout cheminement passe par du temps et des seuils.

Est-ce qu'un dialogue ne serait pas à instaurer auprès de quelques équipes ? A quoi sont-elles prêtes vis-à-vis de ces jeunes ? Pour faire quoi ? avec qui ?

● **Ceux qui ont fait une demande précise à la M.D.F.**

Tous ont bien conscience qu'il nous faut collectivement et individuellement avancer, tout en acceptant que nous n'en soyons pas au même point les uns et les autres.

● En deux lieux au moins les choses semblent vraiment *prendre corps* : des contrats sont en préparation, obligeant Evêque et Eglise locale, Responsables de la M.D.F., Equipe du lieu et chaque candidat à *se situer et à s'engager les uns vis-à-vis des autres*. La difficulté des formulations n'est pas due au hasard : elle est révélatrice de différentes perspectives qui sont obligées de s'ajuster.

● En même temps, un certain nombre de demandes *piétinent*, conduisant parfois à un sentiment de *lassitude*. Sentiment qu'après avoir bagarré, après avoir cru à une avancée à l'assemblée générale 1980 puis à Lourdes, il y avait refus larvé, du moins un *manque d'intérêt* de la part de la majorité des membres de la M.D.F.

« J'ai peut-être perdu mon enthousiasme. Quand je luttais pour la reconnaissance de laïcs dans la responsabilité de l'Eglise... j'y croyais alors... maintenant, après des années, il me semble qu'il y a, de la part du collectif, beaucoup de difficultés ».

Un signal d'alarme est tiré. A force de vouloir « mûrir » les décisions, ne risquons pas de rendre insupportable une attente qui, à la longue, mine les tén-

cités les plus belles. Probablement au point où nous en sommes n'avancerons-nous qu'*en posant des actes*. C'est par là qu'un *véritable approfondissement* pourra se faire. Probablement la prochaine rencontre devrait-elle proposer un certain nombre d'étapes pratiques, mettre au point des échéances et éclairer le contenu possible d'engagement des uns et des autres.

● **En direction du collectif de la M.D.F.**

Il nous faut faire un pas, et même un très grand pas, car nous ne sommes pas au bout d'un travail d'explication au sein de la M.D.F.

● Sans doute faut-il mieux comprendre *d'où viennent et ce qu'expriment ces résistances*. Peut-être ont-elles quelque chose d'important à nous dire ? En tout cas, nous n'en ferons pas l'économie.

● Mais en même temps — la question a été posée au Conseil presbytéral de novembre 81 — il est nécessaire que dans les régions et les équipes soit redit *ce qui est en jeu, pour le présent et pour l'avenir*, à travers la reconnaissance des ministères aux laïcs ; ainsi ce qui a été écrit et voté dans le Rapport d'orientation sur la mise en place d'équipes aux ministères diversifiés.

● Comment *faire porter cet enjeu par tout le corps de la M.D.F.* et comment de tels ministères pourraient-ils trouver place et se développer à la M.D.F. s'ils ne sont pas accueillis par l'ensemble ? Le pilonnage théorique ne sert, à vrai dire, pas à grand-chose. Peut-être fau-

drait-il privilégier, au sein du collectif, l'expression de ceux et celles qui vivent ces situations. En fin de compte, la question de fond qu'il faut faire entendre

n'est-elle pas : « Comment, aujourd'hui même, construire, *préparer une Eglise possible demain* ? ». Il nous faut bien y donner une réponse pratique.

Deux réflexions pour terminer

Au moment de boucler ce compte rendu et d'en dégager l'essentiel, nous réalisons mieux que nous nous sommes dit des choses nouvelles, importantes pour la suite : enjeu d'une participation à une vie d'équipe, regard sur l'esprit du et des ministères, sens d'une appartenance à la M.D.F., pas à faire pour avancer...

● Bien des questions sont à reprendre, mais quel chemin en deux rencontres seulement ! Ce petit groupe porte des questions qui ne sont portées *nulle part ailleurs à la M.D.F.* En même temps il développe, par rapport aux ministères reconnus, une *note originale* qui s'est bien sentie à la session nationale d'Issy-les-Moulineaux.

Tous ceux et celles qui participent à ce groupe ne demandent pas immédiatement un ministère. L'une vient voir, intéressée par ce que vivent d'autres ; d'autres, comme les Equipes d'Ivry, apportent 30 ans de vie au service de l'annonce de l'Évangile. Tout cela est riche de diversité et de provocation. Un seul exemple : aurait-on perçu aussi claire-

ment l'attente de ceux qui sont au bout du quai si Christine n'était venue ? Bref, tout en gardant son objectif précis, à savoir faire place à la M.D.F. à des ministères reconnus, ce groupe n'a-t-il pas aussi *vocation d'accueillir largement tout un éventail d'interrogations et de situations connexes* ?

● Laissons le mot de la fin à Francis. Il nous aide à relire ce qui est engagé et nous invite avec optimisme à aller de l'avant :

« La Mission de France, en s'engageant sur cette ligne des ministères, retrouve une *liberté d'action et de proposition qu'elle n'avait jamais pu avoir tant qu'elle raisonnait en termes de laïcité*.

Nous avons toujours refusé de rassembler notre propre laïcité parce que nous sentions que ce n'était pas là notre responsabilité. Tant que nous sommes restés dans cette logique du laïcité, nous n'avons pas pu avancer. Dès lors que l'on parle de ministères, nous sommes libérés pour innover ».

Une morale dynamique

Pierre Moreau

Notre temps est-il a-moral ? On pourrait parfois le croire en voyant certaines personnes rejeter tous les tabous anciens et n'avoir pour règle que le vouloir-vivre intensément, selon la formule exploitée en mai 68 : « il est interdit d'interdire ». C'est à cette question que venaient chercher une réponse les vingt-deux participants de la session de morale qui se tenait à Fontenay en février sous la direction de J.-P. Lintanf. Il n'est pas dans les intentions du participant qui parle ici d'en faire un résumé, mais de retracer simplement quelques pistes parmi celles qui ont marqué la recherche.

Une dynamique

Très loin d'être un « prêt-à-porter » qui ne laisse rien à la créativité, la morale apparaît fondamentalement comme une dynamique, un appel « à faire bien l'homme » selon la parole de Montaigne, ou à « devenir ce que l'on est ». Tout homme porte en lui une somme de possibilités et le besoin de les mettre en œuvre. La morale apparaît sous cet angle comme une source de jaillissement, une recherche d'être plus homme, de se réaliser. Dans cette ligne, il apparaît qu'aucune norme, aucune loi, aucun tabou, aucun impératif ne sauraient épuiser ce besoin. D'ailleurs, « la plupart des gestes essentiels de notre vie ne sont pas codifiés par la loi ». La stricte observance des normes ne saurait assouvir le besoin d'être que l'homme porte en lui. Cet appel à plus-être résonne dans l'Evangile quand Jésus propose une avancée, une marche vers Dieu dont personne ne peut se vanter d'avoir atteint le terme : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est Parfait ».

En collectivité

L'homme n'est pas un individu isolé ; il vit en société ; mieux encore, il ne se construit comme personne qu'avec et par les autres : « nous surgissons au cours d'une altérité » — « Je ne deviens vraiment JE qu'en voulant le TU » ; et ce TU ce n'est pas seulement

le proche avec lequel j'échange, mais tout le contexte social dans lequel je baigne, avec ses coutumes, sa culture, ses normes, ses lois. Ne pas respecter le TU, c'est en faire un « objet de consommation », « réductible au besoin qu'on en a ».

Le renoncement à l'appropriation apparaît comme une donnée fondamentale de l'altérité, constitutive de la personnalité et de la vie en société. « Faire bien l'homme », se joue dans tous ces aspects individuels et collectifs.

Dans un contexte

Tout individu et tout peuple vit dans une histoire, une culture, un contexte qui, au cours du temps, a fait naître des coutumes, des lois, des normes. L'ensemble constitue souvent une sagesse, fruit d'une expérience millénaire au cours de laquelle les hommes ont appris à être hommes, ont posé les jalons de la marche en avant vers plus d'humanité. Ce patrimoine d'expériences, cette mémoire collective ne sauraient être méprisés. Mais on ne saurait prendre tous ces éléments pour des absolus, car ils ont une part de relatif, relatif au temps, aux cultures, voire même aux classes sociales. Le cheminement de l'être moral dans sa quête de plénitude se situe donc dans une dialectique entre ses aspirations et les normes de la société dans laquelle il vit. Celles-ci apparaissent davantage comme des points de repère, des poteaux indicateurs, que comme des impératifs dont la stricte observance épuiserait toute la morale : l'automobiliste ne peut négliger les lignes continues et la signalisation qui jalonnent sa route, mais il doit savoir conduire et maîtriser son véhicule s'il veut arriver à destination. « Les institutions et lois sont faites pour apprendre à marcher, non pour suppléer à la marche ». En résumé, pour être soi-même, on ne part pas de rien. On bénéficie d'une histoire, des recherches des hommes à travers le temps et les cultures. Ce n'est pas un « prêt-à-porter » : c'est un habit à retailer soi-même.

Où s'exerce la liberté

Sans un minimum de liberté, qui fonde une responsabilité, il ne saurait y avoir de morale, ni d'humanité. Les sciences modernes, notamment psychologiques et psychanalytiques, nous permettent aujourd'hui de mieux en discerner les possibilités et les limites. Des éléments complexes entrent en jeu dans la formation de la personnalité et de la conscience. Des données purement physiques tel que le fonctionnement des glandes conditionnent l'homme dans son intelligence et sa volonté. Dès l'enfance, des habitudes créent des automatismes. Des pulsions plus ou moins fortes, issues du tempérament, renforcées parfois par le contexte social, se manifestent. La vie en société amène à prendre un

« masque » pour être conforme aux modèles qu'elle propose. La rencontre de toute autorité, à commencer par celle au sein de la famille, aboutit soit à une passivité destructrice de la personnalité, soit au rejet des normes qui conduit souvent à la marginalisation. Le regret de ne pas être ce qu'on aurait voulu, ou de ne pas réussir à l'être parfaitement crée un vide, une nostalgie parfois lancinante. Tout ceci est constitutif de la personnalité. A travers des déterminismes dont il n'est pas maître, le JE est capable de chercher laborieusement sa propre voie. Là s'exerce la liberté.

Et pour un chrétien ?

L'appel de l'évangile ne contrarie pas ce cheminement, il vient au contraire le renforcer et lui donner une dimension nouvelle : être de plus en plus « homme », à l'image de Dieu, s'effectue par des personnes marquées par des limites mais toujours capables de répondre à cet appel.

Les ouvertures fondamentales de l'Évangile sont le pardon à l'infini, ce qui revient à dire « ne jamais clore quelqu'un dans son histoire » ; l'exercice du pouvoir identifié comme un service et non comme une domination ; la pratique de la pauvreté et l'attention portée aux plus pauvres, aux plus délaissés ; la vérité de l'homme qui exclut l'hypocrisie, le refus de la violence ; l'universalisme qui refuse l'exclusion de quiconque ... Tout cela ne donne pas de règles concrètes, mais oriente toute l'action. Ces orientations se présentent comme universelles, valables pour tous les hommes et pour tous les temps, à l'encontre des lois et coutumes qui sont le fruit de l'histoire et des cultures. Il reste à les concrétiser dans les espaces culturels divers en leur donnant les accents que la vie quotidienne réclame. Ainsi P. Ricœur dénonce les quatre « maléfices » dont souffre notre société moderne : l'athéisme pratique de la société de consommation ; les idoles, telles que l'argent, les nationalismes, les pouvoirs absolus ; le parti pris par nos sociétés de créer des marginaux, des laissés pour compte ; l'absurdité croissante de l'humanité centrée sur le perfectionnement sans cesse accru des moyens, en même temps qu'elle perd le sens fondamental de la vie.

Pour le chrétien l'appareil moral est le même que pour tous, mais les motivations sont différentes et le but infini. C'est en quelque sorte « un film noir qui devient coloré » ; c'est aussi le moyen de répondre à l'appel de Dieu selon les possibilités de chacun ; c'est enfin un dynamisme nouveau animé dans ses profondeurs par la présence Trinitaire de telle sorte que l'amour des autres devient amour « avec et dans l'amour de Dieu ». Cet appel est valable pour tous et chacun est appelé à y répondre selon ses possibilités par son engagement dans le concret de la vie, c'est-à-dire par un comportement moral. Envisager la morale sous cet angle est à la fois libérateur et terriblement exigeant.

Semaine biblique : la résurrection

Ambroise Boucherie

J'étais venu à Fontenay participer à une session d'une semaine, organisée par la Mission de France. Elle était animée par Pierre Derouet. On devait y aborder la question de « La Foi en la Résurrection de Jésus ». Nous étions vingt-cinq participants : prêtres de la Mission de France, mais aussi diocésains. Trois religieuses. Cinq journées très remplies : des exposés, des débats, un peu — trop peu à mon gré — du travail de groupe sur des textes de la Bible, quelques temps de prière ; une célébration de l'eucharistie avec les jeunes de la Mission de France en formation ; une soirée avec les réfugiés chiliens, salvadoriens, péruviens, argentins ... qui logent à Fontenay. Au terme de ces cinq jours d'études, de réflexion, de prière, on m'avait demandé « d'écrire quelque chose là-dessus », et je n'avais pas dit non. Le lundi suivant, j'ai repris le train en direction de Marseille. Assis dans le compartiment et pendant que le train roulait, j'ai commencé à m'inquiéter. Que pourrais-je bien écrire ?

Comment retraduire l'essentiel de ce que j'avais perçu ? ...

Je suis sorti dans le couloir. On venait de passer Melun. J'ai regardé défiler le paysage, je me souviens qu'il pleuvait ... mais on descendait vers le midi ! Et peu à peu je me suis rappelé le chemin parcouru ...

Connaitre le terrain

Il fallait d'abord aller à la découverte du terrain : celui où allait s'élaborer cette « Foi en la Résurrection ».

Dans l'Antiquité, quelle idée avait-on de l'homme ? Nos distinctions de corps et d'âme, de matière et d'esprit, n'avaient pas cours. La représentation de l'univers va jouer un rôle : il y a en haut le Ciel, au milieu la Terre — la terre des vivants — et au-dessous le « séjour des morts », lesquels morts continuent à vivre d'ailleurs, mais d'une vie diminuée : « des ombres ! ». Il existe aussi toute une littérature où entrent en scène des dieux et des déesses ... qui descendent au séjour des morts et qui en ressortent.

Le peuple de la Bible croit en Dieu. Il a conscience d'être l'objet d'un Amour particulier : Dieu a établi une Alliance avec lui, et ce Dieu est « fidèle ». Il est très présent à l'histoire de « son Peuple » et ce peuple s'interroge devant les difficultés de la vie : la maladie, la souffrance ... Mais Dieu peut guérir. Ce peuple va connaître l'exil, la déportation. Mais Dieu le libérera. Une question angoissante demeure : le sort réservé à ceux qui sont « au séjour des morts ». On réfléchit. On cherche à percer le mystère de la vie. On cherche des analogies : le jour qui se lève ... puis la nuit qui vient, les ténèbres ... et à nouveau le jour ..., la végétation : la graine jetée en terre, elle meurt ... de là germe une nouvelle plante ...

Comment Dieu qui est fidèle pourrait-il laisser au « séjour des morts » ceux qui lui ont été fidèles, en particulier ceux qui — lors des persécutions — ont préféré la mort plutôt que de renier leur foi ? Un « genre littéraire » particulier va servir à exprimer la question et donner la réponse : « les Apocalypses ». A travers des rêves, des visions, des récits, vont se révéler les « secrets de Dieu ». Il est le Dieu des « vivants », il prépare un avenir pour son peuple. « Seul un langage symbolique peut traduire correctement une réalité tellement au-delà de l'expérience courante. Seul ce langage peut en dire quelque chose dans la distance qui nous en sépare ».

Il était important de connaître ce contexte car ceux qui vont parler de l'événement « mort et résurrection » de Jésus vont utiliser ces « matériaux » de l'époque pour en rendre compte.

Que disent les témoins ?

Comment vont-ils s'exprimer ?

Ce qui apparaît repérable par l'histoire, ce qui va donner naissance aux premières communautés de croyants, c'est « l'affirmation » : il est vivant, on l'a rencontré. Pour traduire cette réalité, des langages différents seront employés :

- celui de « *résurrection* » qui souligne le « passage » ; il était mort, il revit ;
- celui de « *l'exaltation* » : il retrouve sa place près de Dieu, dans la « gloire » ;
- celui de la « *vie* » : il est vivant.

Ces mots, hérités du passé, sont liés à des représentations symboliques. Or, notre tendance à nous c'est de « chosifier », de matérialiser ces expressions.

Tout commence donc par une affirmation. Une expérience originale a été vécue. Elle s'est imposée à certains témoins qui l'ont identifiée à la lumière des Ecritures (comme les deux compagnons sur la route d'Emmaüs). « Il est vivant » : on le proclame dans la prédication ; on le confesse dans des professions de foi ; on le chante dans les hymnes.

Par la suite, on le raconte dans des récits ; on en approfondit la signification dans les différentes théologies des auteurs du N.T., chacun mettant en relief tel ou tel aspect des richesses de la Résurrection, selon sa personnalité et selon les besoins des Communautés auxquelles il s'adresse.

Que peut-on dire de « l'expérience » qui a été vécue ? Elle a d'abord été ressentie comme un échec. Jésus, dont on pensait « qu'il allait rétablir le royaume d'Israël », a été mis à mort comme blasphémateur. Ce qui a amené les témoins à proclamer qu'il est vivant échappe à la connaissance sensible. L'événement de la résurrection se passe entre Jésus et Dieu son Père : il ne relève pas de la connaissance scientifique. La science peut dire quelque chose de l'affirmation faite par les témoins et de ce qu'elle a provoqué ; elle ne peut rien dire du « mystère » qui est le passage de la mort à la vie.

Les récits d'apparition laissent transparaître ce mystère : on est dans un monde qui fonctionne autrement. Les portes sont fermées et il apparaît. Il mange et il disparaît. Les anges qui interviennent sont la traduction d'une « révélation » de Dieu. Les chiffres : trois jours, quarante jours, sont des chiffres du langage symbolique. C'est le langage de l'Apocalypse, du discours habituel à l'époque pour traduire une réalité dont on veut signifier qu'elle échappe à l'expérience humaine. C'est aussi un langage qui ne contraint pas ; il respecte la liberté de l'homme : adhérer ou refuser.

La connaissance par la foi implique une option. C'est une prise de position par rapport au réel dans sa totalité. J. Ratzinger écrit à propos du mot « Je crois » : ce mot « renferme une option fondamentale à l'égard de la réalité en tant que telle. Il affirme que l'invisible, inaccessible par principe à notre vue, loin d'être irréel, constitue au contraire la véritable réalité, fondement et racine de toutes les autres réalités. Autrement dit, croire c'est admettre qu'au plus intime de l'homme existe un point tangent à l'invisible, servant de point de jonction entre l'homme et lui ».

Au pied du mur

Pendant cinq jours nous avons fait ce parcours, celui d'une connaissance méthodique, évaluant ce qui pouvait être dit, mais aussi les limites du langage, les questions restant ouvertes ...

J'étais toujours dans le couloir, regardant défiler la campagne. Et voilà que me revenait en mémoire, imprimé fortement, un événement d'un autre ordre vécu le sixième jour ; je pressentais qu'il n'était pas sans lien avec les journées précédentes.

Cet après-midi-là, à Paris, j'étais allé voir Anne à l'hôpital de la Pitié. Anne a 21 ans. Il y a trois mois, elle a été opérée d'une tumeur au cerveau ; opération longue et difficile. Elle est restée plusieurs jours sans reprendre connaissance. Depuis, elle est paralysée

du côté droit, elle n'arrive plus à parler : seulement quelques sons inarticulés pour dire oui ou non.

Je la connais « depuis toujours ». Je l'ai baptisée, cela crée un lien particulier avec elle et sa famille.

Je suis allé la voir ... avec un peu d'appréhension. Comment aborder une situation aussi dramatique ? Son père et sa mère étaient là ; sa sœur et son beau-frère aussi. Chacun s'ingéniant à lui exprimer son amitié. J'étais là, sans beaucoup de paroles, mais j'étais venu. J'étais venu pour elle ; une manière de lui dire mon amitié ... Nous étions tous là parce que, nous aussi, nous avions besoin d'elle : nous avions besoin qu'elle se « lève à nouveau ». Dans l'amitié, il y a ce que l'on donne ; il y a aussi ce que l'on reçoit de l'autre et qui nous fait vivre. Je me souviens encore de son regard exprimant l'angoisse. Pas un instant elle n'a souri, pendant les quinze minutes où je suis resté.

Le souvenir de cet événement me ramenait au réel. Au-delà d'elle, toutes les souffrances inutiles ... Comment ne pas être saisi par le désespoir, la révolte ... On cherche une explication, un sens. Mais quelle réponse ? Et y a-t-il une réponse ?

Ruminations

Je suis revenu à Marseille et j'ai retrouvé le réseau de relations habituelles : les amis divers, les chômeurs de la Réparation Navale, les compagnons d'Emmaüs où je travaille trois après-midi chaque semaine. Comme eux, je suis interpellé par la vie. Je cherche à comprendre les mystères de l'existence humaine. A la lumière de cette session, je tente de m'exprimer à moi-même un certain nombre de repères. J'ai conscience de faire un « tri ».

- Je sais mieux que le croyant n'est pas un homme ayant réponse sur tout. Je suis aussi vulnérable qu'un autre devant la question de la souffrance et de la mort ... et je ne suis pas en mauvaise compagnie : Jésus, au jardin des oliviers, a bel et bien connu l'angoisse. Après de ceux qui sont terrassés par la maladie, je n'ai pas de paroles de consolation ; j'essaie seulement de leur exprimer combien ils comptent pour moi.

- Revenant à la « Foi en la Résurrection de Jésus », je repense au « besoin de voir Dieu ». Le repérer sensiblement : voir, toucher. Je me souviens de ce professeur d'Ecriture Sainte, qui nous lisait avec émotion le passage du Psaume : « Ah ! si tu déchirais les Cieux et si tu descendais ! » le problème serait résolu. Mais quel problème ? Déjà dans l'histoire du peuple hébreu, Dieu c'est celui qu'on ne peut nommer. On ne peut le voir sans « mourir ». On ne doit pas faire de « représentation » de Dieu. Aucune ne peut être à sa mesure.

Ce Dieu de la foi c'est le Tout Autre. Le Tout Différent. J'ai appris que c'était cela le sens de la « Sainteté » de Dieu. Cela redonne du poids à certaines phrases de l'évangile : « Bienheureux celui qui croira ... sans avoir vu ». Je sais mieux — comme je l'écrivais plus haut, « qu'au plus intime de l'homme existe un point tangent à l'invisible » ... Oui, seulement tangent.

• Le régime de la foi n'est pas celui de la vision. Alors qu'est-ce que la foi ? Une image, au cours de ces cinq jours, m'a frappé : celle de l'enfant dans les bras de sa mère. Pendant des mois, il ne sait pas qui est celle qui le nourrit, le caresse. Un jour vient où il réalise. Il connaît. Une relation nouvelle s'établit. C'est comme une nouvelle naissance : il connaît sa mère et, dans le même temps, il prend conscience qu'il est le fils, ou la fille. C'est l'amour qui nous fait exister. Matériellement parlant, rien n'est changé ; cependant, tout est nouveau, différent.

C'est cela la Foi : reconnaissance d'une relation ... qui existait depuis toujours.

• Le régime de la Foi est « pauvreté ». Or nous avons été marqués, et nous le sommes encore, par l'image d'un « Dieu Tout Puissant », de qui vient toute autorité, sur laquelle on a bâti tout un système religieux d'ordre, de morale, de civilisation. Pour parler de ma Foi en Jésus-Christ, je n'ai pas de langage puissant, contraignant. Je peux seulement parler — et cela m'arrive — de l'expérience que j'en fais, de ce qu'elle transforme dans ma vie. Rendre compte de ma Foi en Jésus-Christ c'est moins exprimer ce que je donne que dire ce que je reçois.

J'en fais à nouveau l'expérience depuis quelques mois, partageant l'existence de gens vivant dans une Communauté Emmaüs. Je travaille avec eux. J'ignore leur passé. Je sais seulement leurs prénoms. Je ne pose pas de questions, mais j'en reçois.

Peu à peu des relations d'amitié s'établissent. Comment aller plus loin ? La situation de tous ces « marginaux » renvoie à des questions de société, de système qui l'entretient, de structures à dénoncer, et donc d'engagement, de lutte ... C'est au cœur de cette vie partagée que se fait entendre la « Parole de Dieu », la re-connaissance d'une relation qui change tout. « Celui qui aime connaît Dieu », parole inépuisable ...

La prière : le temps de reconnaître ce qui est déjà là, et le temps de l'espérance en ce qui est « à venir », le « pas encore ». L'enfant, dans le sein maternel, est déjà né une première fois ; il vit, son cœur bat, le sang circule, le système nerveux se met en place ... et la façon dont tout cela est vécu engage son avenir. Mais que perçoit-il de l'extérieur ? Quelle connaissance peut-il en avoir ? Il n'en a aucune mesure ... Il faudra la « deuxième naissance », celle où il « verra le jour », pour que, peu à peu, il découvre l'amour dont il est le fruit ...

Comme l'enfant, j'attends — dans l'espérance — la deuxième naissance : celle où je verrai enfin le « JOUR ».

*Marie-Dominique
Chenu*

Après vingt ans : le Concile en acte

Le vingtième anniversaire de l'ouverture du Concile de Vatican II, en octobre 1962, est une opportune occasion de mesurer le chemin parcouru sur la voie de l'**aggiornamento** de l'Eglise ouverte par l'intuition charismatique du pape Jean XXIII. Il ne s'agit pas évidemment d'un bilan, qui serait prématuré et trop dépendant des conjonctures et des tensions présentes. Mais il est bon et efficace de « faire le point », dans le développement des positions prises par le Concile. En effet, à la différence des conciles antérieurs, qui appelaient des « applications » des décisions doctrinales ou pastorales, Vatican II est une opération « prophétique », en ce sens que ses textes trouvent leur plein sens par leur mise en œuvre dans la vie courante de l'Eglise engagée dans une histoire en marche. L'intelligence pastorale, émanant de la **praxis**, vient alimenter au jour le jour l'intelligence doctrinale, pour en faire mûrir les implications. Sans doute sommes-nous là devant un phénomène unique, à ce point, dans l'histoire de l'Eglise, dans l'histoire de la

Parole de Dieu en acte dans la Communauté ecclésiale.

« Faire le point », en 1982, est une entreprise qui ne peut être menée que par la convergence de plusieurs observateurs de la fermentation présente, et qui, selon leur position ecclésiale et leur charisme personnel donnent des lectures multiples et variables des textes conciliaires. La foi vécue est unique, mais ses perceptions et ses formulations présentent une pluralité enrichissante pour cette unité même. La lecture est différente chez un évêque et un chrétien de la base, chez un clerc et un laïc, chez un militant et un pur pratiquant, chez un contemplatif et un constructeur social, chez un bon paroissien et un syndicaliste, chez un missionnaire et un membre de chrétienté, chez un Européen et un Africain, chez un Français et un Espagnol. Et ainsi de suite.

De cette profusion de témoignages, tous valables à leur niveau, nous voudrions ici faire état de l'intelligence du Concile, au-

jourd'hui, chez un prêtre-ouvrier italien, qui fit récemment un rapport au premier Colloque national des Prêtres-ouvriers d'Italie, longtemps marginalisés par l'épiscopat, désormais en plein exercice institutionnel et pastoral, dans une Eglise qui se dégage de son comportement de chrétienté. Du fait de cette contestation, l'italien est plus sensible aux novations en cours, que les prêtres français risquent de banaliser. En tous cas, ce diagnostic éclaire et confirme une fracture structurelle, dans des Eglises trop longtemps étrangères au monde ouvrier. Nous résumons, souvent littéralement, ce rapport de Giannino Piana, publié dans la revue **Rocca**, d'Assise, 1^{er} août.

Voici quels centres névralgiques il discerne dans le corps de l'Eglise de Vatican II. Ce discernement concerne évidemment toutes les communautés ecclésiales ; mais on sent ici qu'il est animé foncièrement par une expérience sacerdotale dans le monde ouvrier, de même que cet engagement illustre désormais et confirme par son évangélisme la Communauté totale.

Premier trait de cette Eglise nouvelle : elle a acquis le sens de la dimension d'historicité, coessentielle à la condition humaine, à la Parole de Dieu elle-même, en tant qu'adressée à l'homme, en langage humain ; d'où il résulte une vision nouvelle et dialectique du rapport foi-histoire. Ce n'est pas seulement l'histoire qui a à apprendre de la foi ; mais aussi la foi doit apprendre de l'histoire, en ce sens que la connaissance du message chrétien n'est pas donnée une

fois pour toutes, mais est progressivement acquise grâce aux provocations de la culture et des situations dans lesquelles l'homme vit. L'Eglise croît dans la connaissance de l'immuable vérité contenue dans la révélation, y puisant de nouveaux aspects et de nouveaux fragments, sous la stimulation des conjonctures dans lesquelles elle se trouve insérée (Cf. Constitution Dei Verbum).

L'ouverture d'un rapport réciproque, et non à sens unique, entre foi et histoire, met en valeur la catégorie évangélique de « signes des temps » comme un vrai et propre lieu théologique, auquel on doit se référer pour ré-interpréter et ré-actualiser le message chrétien.

Parmi ces signes des temps, dans l'évolution en cours qui entraîne l'Eglise, observons en particulier la fécondité de la réactualisation qui doit se faire dans le monde ouvrier. La lutte pour la justice se conduit, dans ce contexte, comme un signe du Royaume ; et la classe ouvrière elle-même peut être considérée comme un lieu théologique d'où partir pour reposer, dans sa radicalité prophétique et dans sa puissance de provocation au changement, l'annonce de la Bonne Nouvelle de l'Evangile.

Second bienfait : le dépassement d'une vision « spiritualiste » et individualiste du salut, qui conduit à la récupération de la catégorie biblique de libération, comme émancipation globale de tout l'homme et de tous les hommes. Le salut chrétien n'est

plus considéré comme une réalité extérieure à la libération terrestre, mais comme une réalité qui s'inscrit à l'intérieur d'elle, et la garantit contre toutes les ambiguïtés possibles, en l'ouvrant sur le futur de Dieu, à l'espérance. Les attentes humaines deviennent le contenu immédiat de l'espérance chrétienne, même si on prend soin de souligner que celle-ci ne s'épuise pas en elles.

En conséquence, la relation entre la foi et la politique s'articule autrement. Tout en respectant une autonomie originelle, qu'affirme le Concile, la politique s'entremet dans la foi, du fait que la promotion de l'homme réalisée par elle, est un élément nécessaire, quoique non exclusif, de l'actualisation du salut et de la croissance du Royaume de Dieu dans l'histoire. L'engagement pour la libération de l'homme, surtout des « petits » et des pauvres, acquiert une valeur théologale. Les mouvements de libération, y compris dans le monde ouvrier, deviennent des espaces de l'actualisation de l'Évangile, et les chrétiens comme tels sont appelés à y militer, apportant ainsi leur contribution à la naissance de rapports nouveaux dans une société plus juste.

La militance même des prêtres-ouvriers n'est plus considérée seulement comme un moyen d'évangélisation d'un milieu non-christianisé, mais comme un témoignage direct rendu à l'Évangile dans le partage radical des luttes et des souffrances des pauvres pour leur libération.

A la vision traditionnelle qui concevait l'Église comme une réalité totalement diverse, et même opposée au monde, se substitue une vision plus articulée qui fait place aux interactions et aux intégrations réciproques de l'Église et du monde. Certes l'Église ne s'identifie pas au monde ; mais elle n'est pas pensable hors de lui, et n'en peut faire abstraction. L'Église est **dans** le monde, participant profondément de son destin, et donc solidaire de ses joies et de ses souffrances, des espoirs et des frustrations des hommes (Cf. Constitution **Gaudium et Spes**).

Cependant - et c'est là la troisième perspective des prêtres-ouvriers comme de la **stratégie pastorale** - l'Église doit être attentivement distinguée du Royaume, et son institution est loin d'en couvrir l'étendue. On peut dès lors conserver réalistiquement sa dimension humaine, sans idéalisme, et ainsi la traiter comme une réalité continuellement réformable. Elle est le champ évangélique dans lequel croissent l'ivraie et le bon grain. **Comme telle elle doit se laisser juger** en permanence par le Royaume qui advient dans l'histoire. Il est arrivé au cours des siècles que l'Église se prenne pour le Royaume et s'en attribue les propriétés et les valeurs.

Mais surtout l'Église doit devenir une institution critico-prophétique, capable de dénoncer, par son témoignage plus encore que par ses paroles, l'écart entre la réalité et les promesses eschatologiques. L'immense

tâche confiée aux communautés chrétiennes est de devenir, dans le monde, un espace de liberté et de fraternité, en rendant transparente aux hommes la possibilité de construire un monde nouveau, dans un mode différent de vivre. D'où le choix préférentiel des « petits » et des pauvres, et l'urgence de prendre position en leur faveur.

D'où, à la suite du Concile, la naissance de groupes chrétiens directement orientés vers l'engagement social et politique. En eux s'entrelacent les motivations évangéliques et les motivations sociales terrestres, alimentant la conscience vive de la nécessaire rénovation. C'est ce qu'a enregistré le Concile, dans une euphorie contagieuse.

En conclusion provisoire, nous pourrions récapituler ces analyses dans un mot qui, aujourd'hui, a pris une densité nouvelle, au delà de sa banalité ancienne : « développement ». Dans ce concept se conjuguent le progrès technique extraordinaire, la croissance économique malgré ses désordres et ses avatars, la prospective d'une civilisation cosmico-industrielle, le mythe d'un homme nouveau dans un monde en extension et en unification, mais aussi l'insatisfaction radicale avivée au cœur de l'homme déçu par le progrès auquel il avait accordé trop de crédit, y compris pour l'avènement du Royaume de Dieu. Sur les expériences menées depuis 1950, s'était élaborée une « idéologie » du développement, avec son optimisme, avec son impérialisme terrestre,

avec ses abstractions anémiées. L'Eglise en avait accepté la problématique dans un document officiel, l'encyclique « **Populorum progressio** » (1967), qui est à la fois un enregistrement un peu trop confiant de l'essor accompli et une projection prophétique de la société future. Notre confrère italien observe que, après vingt ans d'espoirs, nous sommes à l'heure de la désillusion. Le Concile était trop optimiste. Le Royaume de Dieu s'accomplit à travers les échecs terrestres, dans le sacrifice de la croix, dans l'impuissance de Dieu, si l'on peut dire. Les meneurs du développement avouent leur échec, et les banquiers du monde (la Banque mondiale) redoutent une catastrophe, dans la détresse croissante des pauvres du Tiers-Monde. Il est urgent de mener une critique prophétique de cette mutation du monde et de cette explosion de l'histoire.

Peut-être l'espérance nous vient aujourd'hui de l'accès de ce Tiers-Monde à la conscience non seulement économique mais culturelle, de quoi fournir des matériaux nouveaux aux jeunes Eglises, hors de la vieille chrétienté occidentale : Medellin, Puebla, les assemblées successives des théologiens du Tiers-Monde (Dar es Salam 1977, Accra 1978, Sri Lanka 1979, Saô Paulo 1980) nous autorisent à repérer les voies de l'espérance du Royaume qui advient par et dans la croissance de l'humanité. Teilhard de Chardin disait à l'encontre des prophètes de la fin du monde : « l'humanité commence » ; après Vatican II, c'est l'Eglise qui commence, au milieu des ambiguïtés d'un monde nouveau.

Guy-Marie Riobé, évêque et prophète

**Quatre années après la mort de Mgr Riobé,
Jean-François Six qui l'a bien connu consacre à celui-ci un livre important.
Un prêtre du diocèse d'Orléans fait écho à cet ouvrage
et apporte un témoignage personnel sur celui qui fut son évêque.**

La chapelle du Grand Séminaire venait d'être aménagée. En cet après-midi de l'hiver 1962-1963 le Père Riobé était venu bénir le nouvel autel et présider l'Eucharistie. De retour à la sacristie, d'une voix bourrue - que connaissaient bien les familiers, mais que l'inconnu prenait aisément pour un reproche - le Père Riobé remarqua : « Le diacre n'avait guère préparé la cérémonie ».

J'étais ce diacre malhabile. Le P. Riobé, lui, était alors le coadjuteur du P. Picard de la Vacquerie, évêque d'Orléans. Quelques mois plus

tard, devenu à son tour évêque titulaire du diocèse, il m'ordonnait prêtre.

Un itinéraire différent

Pourquoi rappeler cet épisode, alors que je me propose de faire écho au livre de Jean-François Six ? (1) Parce que cet ouvrage ne supporte pas d'être résumé. Jean-François Six s'est livré à un patient travail de recherche. Cela lui permet de conduire son lecteur, à l'aide du récit d'évènements, de rencontres et de témoignages, à travers un itinéraire

original que balisent deux grandes dates : 1945, la retraite de conversion au Châtelard, avec le P. Monier, et 1969, le procès des renvoyeurs de livret militaire. On voit ainsi s'affirmer peu à peu un témoin hors du commun, porte-parole, au sein de la société et de l'Eglise, de bouillonnements multiples et se dévoiler progressivement un prophète dont l'audience s'étend en même temps que s'accroît sa solitude intérieure. Comment rendre compte en quelques lignes ou même en quelques pages de ce cheminement et

(1) Ed. du Seuil, 576 pages, prix : 99 F.

de la personnalité multiple du P. Riobé ? Je ne peux qu'ajouter ma propre voix à un concert déjà polyphonique. Or si ma première rencontre a été suivie de beaucoup d'autres, bien différentes, elle éclaire encore aujourd'hui pour moi toute une part de la vie prophétique du P. Riobé.

Ton bourru et phrase courte

J'évoquais son ton bourru. Il a frappé beaucoup de ses interlocuteurs. Quelques-uns ont eu, parfois, l'impression d'être mal reçus, ou d'avoir devant eux je ne sais quel grand Monsieur, à cause de ce ton et de son goût pour les phrases courtes. Avec le temps, à cause peut-être de la multitude de ses activités et de ses rencontres (dont le livre permet de se faire une idée), sa propension aux réponses lapidaires s'était encore accrue : « ... Au suivant », nous semble-t-il encore entendre.

En fait, ce ton bourru était invitation au dialogue, provocation d'une amitié pudique, un peu encombrée d'elle-même. Tous ceux à qui la grâce fut donnée de n'être

pas arrêtés par cette première écorce, et même de pouvoir répondre du tac au tac, ont, en tout cas, connu la chaleur d'une rencontre.

C'est en 1967 que j'en fis la plus réelle expérience. Le Père Riobé avait remis en français quelques mots d'un article que j'avais rédigé pour la « Vie Diocésaine ». Plutôt furieux je lui écrivis que je n'appréciais pas de tels procédés : ou bien il confiait le travail à quelqu'un ou bien il le réalisait lui-même... Dès que ce mot, au ton un peu agressif lui fut parvenu, il prit contact par téléphone, pour que nous puissions nous en expliquer : j'en fus touché : tant d'autres auraient jugé bien prétentieux ce jeune blanc-bec... Au lieu de cela, lui, l'évêque, traitait en frère le jeune prêtre que j'étais alors, sans craindre pour autant d'exprimer son désaccord.

C'était d'ailleurs là (tout ce livre en fait foi) l'un des traits marquants de sa personnalité : il était **passionné de rencontres**, lui qui abordait souvent les autres à la manière d'un « taureau timide » et rugueuse. J'ai envie d'écrire qu'il manifestait cet-

te carapace pour supplier l'interlocuteur d'ouvrir une brèche.

La passion de l'homme et de l'avenir

C'est l'un des traits les plus connus de sa riche personnalité : diverses démarches et prises de position l'ont projeté sur le devant de la scène : non violence, problèmes sociaux, désarmement... Lorsqu'il sentait que le devenir des hommes, des humbles en particulier était menacé, « sa conscience d'homme, de chrétien, d'évêque » était en émoi.

La lecture de sa biographie peut laisser croire que cette passion lui est venue sur le tard. Il me semble, au contraire, que cette passion pour l'homme l'habite dès sa jeunesse. En témoignent le grand nombre de contacts. Mais son regard et son cœur se sont élargis progressivement. Lui qui se souciait des chrétiens et des jeunes qui venaient à lui, s'est senti de plus en plus solidaire de toute l'humanité, de celle que son origine, son histoire et sa fonction plaçaient hors de sa portée habituelle.

Me revient à l'esprit sa déclaration sur la torture. Un ami rentrant d'Argentine lui rend visite en larmes. Il a vu à la télévision le film « L'Aveu » qui présente au grand public les tortures des régimes de l'Est. Cet homme redoute que l'opinion publique assimile torture et socialisme, lui qui est victime avec tant d'autres des régimes militaires latino-américains. Immédiatement, le Père Riobé est acquis : le témoignage de l'ami le touche au vif ; l'enjeu du problème lui apparaît patent. Dès lors, toutes affaires cessantes, le Père Riobé reprend le texte que l'ami argentin lui a préparé, il sollicite l'avis, l'approbation même de ceux qu'il rencontre. Ce sont d'abord les aumôniers d'Action Catholique réunis ce jour-là ; ce sont, le lendemain, les membres du Conseil épiscopal. Ces derniers, surpris, ne saisissant pas immédiatement de quoi il s'agit, demeurent un instant silencieux. Interprétant d'abord ce silence comme une réprobation, le Père Riobé se fâche, ce qui conduit ensuite à une explication. Le Conseil de ce jour se trouve haché par des

entrées et sorties, jusqu'à ce qu'il ait téléphoné son texte au **Monde** pour la publication.

Prise de conscience forte, réaction immédiate... On peut parler de passion devant laquelle les autres urgences devaient s'effacer. Certains collaborateurs, même quand ils appréciaient sa vigueur évangélique, avaient peine à suivre ces accès soudains. En de tels moments, il était poussé intérieurement par une force qui le rendait solitaire.

Peu à peu, les grands problèmes humains apparaissaient à ses yeux autant de provocations évangéliques devant lesquelles les autres urgences ecclésiastiques devaient s'effacer. C'est ainsi qu'il cherchait à établir et maintenir des contacts avec des groupes, des organisations susceptibles de le mettre en prise avec les problèmes réels de l'humanité (Je pense ici aussi bien à des militants C.G.T. incroyants, qu'à des aumôniers de jeunes, en proximité des générations marquées par la culture séculière, ou au groupe de l'Ecole des Hautes Etudes

de la Défense Nationale). Il n'avait de cesse que d'avoir parmi ses collaborateurs immédiats des prêtres qui lui interdiraient de s'enfermer dans les seules questions de l'organisation ecclésiastique.

Des cérémonies bien faites

Le souci de belles cérémonies coïncide mal avec ce qu'on dit habituellement du P. Riobé. Et, certes, je n'ai pas du tout l'intention d'en faire un « maniaque des rites liturgiques »... Et pourtant cet épisode anodin d'une bénédiction d'autel - que je ne choisis que parce qu'il m'a marqué - me renvoie à bien d'autres conversations sur la liturgie.

Par exemple, le texte d'une célébration eucharistique réalisée lors d'une rencontre de jeunes des aumôneries scolaires suscita voici quelques années de multiples polémiques au sein du clergé orléanais. Le P. Riobé n'était pas à cette célébration mais il recueillit de multiples avis à son propos et encouragea la réflexion à ce sujet. Plus près de nous, en juin 1978, à une époque où il était très

fatigué, il se reprit à « bougonner fortement » contre ces chrétiens et ces prêtres qui ne respectaient pas assez les prescriptions liturgiques et apportaient trop leur marque dans les prières eucharistiques.

En fait, quand il était mis en présence de telle ou telle initiative liturgique il questionnait, faisait préciser, discutait, essayait de comprendre... Le plus souvent il respectait finalement ses interlocuteurs dans leur recherche... Ce qui ne l'empêchait pas, ensuite, d'être tiraillé en lui-même et de redouter des manques de fidélité en Eglise. Il était tout entier dans l'accord respectueux des recherches et tout entier dans la crainte critique. Mais ces deux attitudes n'avaient pas les mêmes témoins.

La passion pour l'Eglise

Ceci m'amène à évoquer sa **passion pour l'Eglise**. Jean-François Six l'évoque à de multiples occasions. Il montre quel était l'accueil du P. Riobé aux situations difficiles, aux prêtres qui ont quitté le ministère et se sont ma-

riés, il cite des déclarations sur la vie et le devenir de l'Eglise... Les épisodes abondent qui permettent de découvrir un Père Riobé inventif ou provocateur.

On a surtout retenu de lui à ce sujet « l'enfant terrible ». Je voudrais, pour ma part, dire sa fidélité intérieure totale à l'Eglise. Cette fidélité empruntait chez lui le chemin de la confiance envers les responsables mais aussi envers tout baptisé ou tout groupe de chrétiens capables de vigueur évangélique. Elle se manifestait par la franchise avec laquelle il s'adressait aux uns et aux autres. Peut-être avait-il l'impression qu'il s'agissait seulement d'ouvrir les yeux et les cœurs ; que telle situation mieux connue, mieux identifiée entraînerait des décisions nouvelles. Sa fidélité enfin s'exprimait par un véritable abandon envers les responsables de l'Eglise, qu'il s'agisse de la liturgie, du célibat des prêtres, de l'avenir de l'Eglise ou de la reconnaissance de nouvelles communautés...

Confiance, franchise, abandon... A diverses reprises, il s'était fait l'avocat de situations particulières ou de re-

cherches nécessaires. A plusieurs reprises aussi, il avait poussé l'abandon confiant jusqu'à proposer sa démission d'évêque si sa présence à la tête du diocèse risquait de nuire au service de l'Evangile.

Mais, peu à peu, l'épaisseur des résistances à son action et à sa parole devait l'atteindre très profondément. Jean-François Six relate longuement le voyage qu'il fit à Rome en 1977. Cet épisode capital cristallisa, en effet, pour lui d'autres résistances déjà éprouvées dans la mesure où les responsables le reçurent comme quelqu'un qui était en faute. Il le vécut comme un vrai drame, rendu plus douloureux encore par le fait que les médias firent largement écho aux reproches adressés par le cardinal Benelli ou par le pape lui-même, et que certains en rajoutèrent. Certes il y eut ensuite une nouvelle entrevue avec le cardinal Benelli, une invitation du cardinal Marty. Et les lettres de quelques évêques exprimant leur sympathie. Mais à propos de l'une de ces lettres, j'entends encore le Père Riobé : « Il m'écrivit cela maintenant mais il n'y en a pas un

qui le clame publiquement ». De fait si tous ces gestes voulaient atténuer l'accusation première, ils demeureraient trop discrets, comme le Nicodème de l'Evangile.

La passion du P. Riobé pour l'Eglise ? C'était l'affection d'un fils pour sa mère, d'un fils soumis, d'un fils dialoguant, d'un fils blessé incapable d'imaginer vraiment que d'autres fils de l'Eglise ne soient pas immédiatement sensibles aux appels du monde et de l'Evangile.

« A cause de Jésus et de l'évangile »

Cette phrase que le Père Riobé avait choisie comme devise a fourni le titre des ouvrages qui ont recueilli ses écrits (La passion de l'Evangile). Il ne l'avait pas choisi à la légère.

Elle me rappelle qu'un jour je lui avais fait remarquer le ton amical, affectueux dont il usait pour parler de Jésus. Cette proximité, sensible jusque dans le ton de la voix permettait de rencontrer en lui la source vive, brûlante, dont tant d'autres ne percevaient que les effets. Ainsi

de la non-violence. Certains ont pu (ou voulu) y voir une prise de position d'abord politique. Le chemin du Père Riobé était tout autre selon ce que j'en ai perçu. Le Christ Jésus vient apporter la fraternité des enfants de Dieu... La guerre ne parvient pas à extraire la violence. Des femmes, des hommes qui cherchent d'autres chemins de fraternité ne sont pas étrangers au travail de l'Esprit de Dieu... Un paysan du Loiret militant non violent lui en fit la remarque après avoir lu La liberté du Christ. Il n'avait jamais rencontré le Père Riobé, il avait été sensible à ses prises de position pour le service de la paix et voilà qu'il découvrait un homme de prière, un homme de Dieu.

Prêtre classique devenu prophète

Trois passions habitaient - je l'ai montré à partir d'un souvenir personnel - le P. Riobé : une passion d'amitié et de fraternité humaine, une passion de l'Eglise mais qui fut d'abord d'un amoureux comblé, puis d'un prophète qui se sent abandonné, la

passion du Christ Jésus enfin - la plus profonde, la plus réelle - qui permit à l'homme d'être toujours un peu solitaire, et au solitaire qu'il se sentait devenir de demeurer proche du « Bien-Aimé frère et Seigneur Jésus ». Le livre de Jean-François Six permet de saisir d'autres traits de sa personnalité. Par exemple, le livre permet de suivre l'évolution de ce prêtre « classique » devenu l'un des prophètes de notre temps. Mon compagnonnage avec lui me permet de confirmer ce qu'écrit J.-F. Six sur le sujet. Mais je tiens à souligner que le prophète des derniers temps était aussi, encore et toujours, le prêtre classique dans certains réflexes, et dans sa culture. D'où une personnalité riche et complexe.

Un passeur

Un danger menace toujours les témoignages rendus, et le mien n'échappe pas à la règle : chacun risque de croire que le Père Riobé est défini totalement par ce qu'il en a perçu... Plus profondément encore **chacun a tendance à faire du Père Riobé**

le garant de choix qui sont les siens. Je m'explique. Lorsque nous venions le trouver pour lui parler d'un projet nous trouvions un homme attentif, mais aussi un « questionneur bourru ». Lorsque le dossier avait été travaillé, approfondi selon ses exigences, le Père Riobé donnait son accord, ou prenait une décision. Mais il me semble que jamais cette décision n'était de total acquiescement. On avait le sentiment d'une hésitation intérieure. (Était-ce par fidélité à l'Eglise de sa jeunesse ?) mais aussi d'une incapacité de se refuser à l'appel de l'Esprit. Sans aucun doute, il fut un passeur, quelqu'un qui a aidé des personnes, des groupes à avancer sur le chemin qui était le leur, avec un peu plus de confiance. De là à déduire qu'il garantissait nos projets, c'était un pas trop souvent franchi : aurions-nous une telle peur de notre propre liberté qu'il

faillie toujours nous abriter derrière celui qui nous a invités à l'audace ?

Avec tant d'autres, je suis l'héritier du passeur. J'expérimente à mon tour que l'histoire des hommes, leurs recherches et leurs misères sont habitées par une vie qui ne demande qu'à exploser. J'expérimente à mon tour que la fréquentation de Jésus dans la prière est un chemin nécessaire pour affronter sérieusement les défis du temps, j'expérimente à mon tour que les disciples du Christ - l'Eglise - ont besoin d'être interpellés, bousculés parce que les résistances et les lâchetés renaissent toujours là comme ailleurs.

Le Père Riobé demeure en moi au travers de ses hésitations et évolutions dont tant d'autres ont su parler « l'homme de la fidélité au Bien-Aimé frère et Seigneur Jésus ». De Jésus il entendait l'incessant « Va... avan-

ce en eaux profondes ». De Jésus il éprouvait le compagnonnage constant ; de Jésus aussi peut-être a-t-il partagé la prière de l'agonie.

Je ne puis d'ailleurs lire l'Évangile, y trouver les frémissements de Jésus sans en percevoir les effets dans la vie de son serviteur Guy-Marie. Ce ne fut pas un homme parfait, un homme sans faille, pas plus que Jésus de Nazareth n'est l'enfant rose de la crèche. Aujourd'hui, sa mission est accomplie. Il s'est abandonné à son Père. Notre mission à nous se poursuit. A nous, à moi, de prolonger le chemin pour que d'autres parviennent à exister, à « passer » à leur tour. Ce n'est plus le passé qui me porte, c'est demain et d'abord aujourd'hui. Même si mon aujourd'hui est habité par celui qui à tout instant devant les hommes et sous le regard de Dieu, est un homme de son temps.

Jean-Marie RICHARD

Témoignage paru dans les I.C.I. n° 575, juin 1982